

LA RAZA LATINA

PERIODICO INTERNACIONAL

Se publica en Madrid dos veces al mes, en francés, italiano, portugés y español

COLABORADORES

Abad y Aparicio (Hilario).
About (Edmond), journaliste, littérateur français.
Alcala Galiano (Antonio).
Bathie, ex-ministre de l'Instruction publique en France.
Benavides (Antonio).
Campoamor (Ramon).
Camus (Alfredo Adolfo).
Cánovas del Castillo (Antonio).
Carramolino (Juan Martin).
Carrascosa (Pedro).
Castelar (Emilio).
Castro y Serrano (José).

Corfberz de Medolheing (A), président de la Société des bibliothèques populaires en France.
Dupanloup, évêque d'Orléans, membre de l'Académie française et de l'Assemblée nationale.
Eguren (D. José Maria).
Eleuterio Llofrin y Sagrada.
Fañet (Paul), professeur d'Histoire de la philosophie à la Sorbonne de Paris.
Favre (Jules), membre de l'Académie française et de l'Assemblée nationale.
Frank (A), professeur du Droit des gens (Sorbonne).
Gambetta (Léon), membre de l'Assemblée nationale.
Girardin de, publiciste français.

Giraud, membre de l'Académie des Sciences de Paris.
Hauville de.
Hartzenbusch (Juan Eugenio).
Hugo (Victor), poète français.
Hurtado (Antonio).
Laboulaye, professeur d'Histoire et de Législation comparée, Collège de France.
Lhoest, écrivain belge.
Lopez Serrano (Juan).
Martin (Meliton).
Moraita (Miguel).
Nieto (José Moreno).
Nuñez de Arce (Gaspar).

Pariou de, membre de l'Académie.
Patin, Secrétaire général de l'Académie française.
Rodriguez Sobrino (Matias).
Rodriguez Rubi (Tomás).
Rykens, directeur du Collège épiscopal de Boormande (Limbourg Hollandais).
Sandeau, de l'Académie française.
Torres Muñoz y Luna (Ramon).
Valera (Juan).
Valero y Soto (Juan).
Valero Tornos (Alvaro).
Villemessant de

Fundador y Director: D. Juan Valero de Tornos

SOMMAIRE

LETRE A MR. JULES FAVRE, par D. Juan Valero de Tornos.—PARTE EDITORIAL.—PREFACE DU DICTIONNAIRE DES NOMS DU PAPE ET DU SAINT-SIEGE, par Don Juan Martin Carramolino, de l'Académie Espagnole, ex-ministre, etc.—POLITIQUE ALLEMANDE, par D. Adolfo Mentaberry.—LA RACE LATINE (conclusion), par Don Juan Lopez Serrano.—COLABORATION.—DISCOURS DE MR. NIZARD PRONONCÉ A L'ACADÉMIE FRANCAISE LORS DE LA RECEPTION DE MR. SAINT-RENÉ-THAILLANDIER.

SUMARIO

CARTA A JULIO FAVRE, por D. Juan Valero de Tornos.—PARTE EDITORIAL.—COMUNICACION DE UN TRILINGÜE DICCIONARIO DE NOMBRES DEL PAPA Y DE LA SANTA SEDE, TESTIMONIOS INFALIBLES DE LA DIVINIDAD DEL PRINCIPADO DE LA IGLESIA CATÓLICA, por el Excmo. Sr. Don Juan Martin Carramolino, de la Academia de Ciencias morales y políticas.—POLITICA ALEMANA, por D. Adolfo Mentaberry.—LA RAZA LATINA (conclusion), por Don Juan Lopez Serrano.—SUELTOS.—COLABORACION.—DISCURSO DE MR. NIZARD, PRESIDENTE DE LA ACADEMIA FRANCESA, EN LA RECEPCION DE MR. SAINT-RENÉ-THAILLANDIER.

Madrid 15 Février 1874.

A MONSIEUR JULES FAVRE

Membre de l'Académie française et de l'Assemblée nationale, à Paris.

Monsieur:

En réponse à votre aimable lettre en date du 26 Décembre 1873, je vous avais annoncé mon prochain voyage à Paris, et vous disais en même temps que j'aurais l'avantage de me rendre à votre domicile où je vous fournirai les renseignements que vous me demandiez. Je ne partirai pour Paris que dans trois semaines environ il me paraît donc indispensable, vu le temps déjà écoulé, de répondre en partie à votre lettre.

Je vous dois, comme à tout le monde, une entière franchise, je ne veux point fournir aucun prétexte d'équivoque ou de soupçon.

Le Catholicisme et la Monarchie sont mes deux affections les plus vives, ils ont toujours été les mobiles de ma vie politique.

Depuis bientôt deux ans, l'Espagne est désolée par la guerre civile, au nom de notre sainte religion de paix et d'amour, des hommes égarés par la passion ont engagé une lutte fratricide, commettent parfois des actes odieux; leur fatal aberration semble donner raison à la politique anti-catholique de Mr. de Bismarck. Je tiens à vous le dire: ne me prenez point pour un partisan, je suis un catholique rien de plus.

Je crois, Monsieur, que la vérité en politique n'est jamais dans les extrêmes. Je crois aussi, moi, enfant respectueux de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, que lorsqu'il s'agit de faire paraître une revue de l'importance de LA RACE LATINE, quand on se propose de rapprocher et défendre les intérêts communs du monde Latin, il faut accepter tous les dévouements; et que pour sauver nos croyan-

ces et notre race combattues par l'Allemagne, l'union du clergé ne suffit point, il faut aussi l'aide des philosophes et des hommes plus ou moins sympathiques à l'idée religieuse, parce que nous nous proposons d'obtenir non seulement des résultats moraux, mais encore des résultats pratiques, et pour atteindre ce but il nous faut l'appui de toutes les célébrités latines.

La 3^e période du XIX^e siècle est une époque de tourmente, le rationalisme, par malheur, semble dominer. Tout en confessant hardiment notre attachement à la foi catholique, nous devons prouver à tous et à tous les points de vue la nécessité de notre union: voilà pourquoi j'ai publié votre article dont la lecture a alarmé quelques esprits de bonne foi mais exagérés; en réfléchissant, ils verront que notre conduite en cela est celle dont la France a donné le sage exemple, au jour de ses malheurs inmérités: tous les partis sommeillaient, l'ambition n'existait plus, il ne restait que l'amour de la patrie, la haine contre l'envahisseur et le dévouement de tous.

La mission politique de LA RACE LATINE est de réunir en un seul groupe, à l'aide de la diplomatie et de la pratique assujetties à ce nous imposent la religion, l'histoire et le devoir, les nations déjà attirées les unes aux autres par le même principe d'origine.

L'Allemagne menace le monde Latin et s'acharne contre le Catholicisme, base inébranlable de notre union et de notre force; donc, au nom du principe catholique et en écartant toute idée politique, parce que, malgré leur apparente importance, ils ne sont que les détails secondaires de cette question capitale. La revue, que j'ai eu l'honneur de fonder et que je dirige aujourd'hui, n'a fait que mettre en pratique l'aspiration générale de notre race.

C'est pourquoi il n'y a rien d'extraordinaire de voir figurer dans ce journal les noms des écrivains les plus opposés en politique, parce que le besoin de nous réunir est si pressant et si universellement senti que tous ceux qui veulent l'indépendance de leur race et en respectent les traditions glorieuses se sont rangés sous notre bannière.

Opposer une digue à l'invasion germanique, défendre les croyances sacrées du monde Latin, réunir nos efforts et nos intérêts au nom du principe catholique, sans le confondre en rien avec la politique; telle est la mission que je me suis proposée.

Vous êtes, Monsieur, l'un des chefs du parti Républicain honnête que je respecte parce que je le crois sincère; comme un grand nombre des honorables collaborateurs de LA RACE LATINE, vous êtes mon adversaire politique.

L'un des premiers vous avez consenti à m'aider à entreprendre la lourde tâche que je me suis imposée et, qu'avec l'aide de Dieu, je menerai à bonne fin. Recevez tous mes remerciements.

Je vous ai demandé et vous demande encore, comme à tous les hommes de cœur, votre intelligent concours; je suis assuré qu'il ne me fera pas défaut; car si en matière politique tout un monde nous sépare, un même désir celui de notre indépendance, la même aversion pour l'Allemagne nous imposent aujourd'hui la nécessité absolue de nous réunir.

Toutes les fois que vous, Monsieur, ou quelqu'un de mes adversaires politiques, voudrez bien m'honorer d'un article, je le publierai sans y rien retrancher. Néanmoins, en raison de notre différence d'opinion et malgré la bonne foi de leur auteur, il est évident que ces articles contiendront toujours certains passages dont nous ne pouvons accepter la responsabilité, j'ai donc divisé LA RACE LATINE en deux parties :

1.° La partie éditorial dont j'accepte la responsabilité.

2.° La collaboration dont la responsabilité incombe toute entière aux signataires.

J'ai fait connaître la raison d'être de ma conduite aux écrivains Français les plus connus et dont le nom représente une idée politique, presque tous m'ont approuvé et adressé quelques paroles d'encouragement ainsi que le prouvent les passages des lettres qu'ils ont bien voulu m'adresser et que je publie à après.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

J. VALERO DE TORNOS.

Monsieur le Directeur de LA RACE LATINE.

Monsieur :

Monsieur Thiers a reçu votre lettre du 29 Décembre dernier et il me charge de vous remercier des sentiments que vous voulez bien lui exprimer. Il apprécie tout l'intérêt de la publication que vous entreprenez.

Il vous prie d'agréer l'assurance de sa sympathie et du vif désir qu'il a de vous voir réussir.

Recevez en même temps, je vous prie, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Signé : HENRY DITTE. Faubourg Saint-Honoré, 45.

Paris le 15 Janvier 1874.

Monsieur :

Je sympathise avec la pensée de votre Revue.

Si elle paraît je pourrai vous adresser des articles.

Recevez l'assurance de mes sentiments très distingués.

Signé : DE PARIEU.

Paris 17 Déc. 1873.

Monsieur :

Je vous envoie tous mes vœux de succès.

Puisque vous voulez bien le désirer, je vous ferai participer aux communications que j'ai l'habitude d'adresser à la presse, chaque fois qu'il me semble que notre devoir est d'élever la voix.

Recevez l'assurance de mes sentiments distingués.

Signé : VICTOR HUGO.

Saint-Gratien, par Enghien-les-Bains, le 16 7bre. 1873.

Monsieur :

Je reçois seulement aujourd'hui, à la campagne, au retour d'un voyage, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, à la date du 7 de ce mois.

J'applaudis de tout mon âme à l'entreprise dont vous m'annoncez la prochaine exécution. Cette revue, fondée dans un intérêt international et dans le but de résister à l'invasion politique et militaire de l'empire teutonique, répond à un véritable besoin. Je suis flatté de la place que vous voulez me faire, et je m'empresse de mettre à votre disposition, ma plume et ma bonne volonté.

Je serai en état de vous envoyer prochainement un ouvrage assez étendu sur l'histoire et le rôle de la guerre et sur les projets de pacification universelle.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Signé : A. FRANCK.

Hyères-Var 11 Février 1874.

Monsieur :

Monseigneur de Reims très malade depuis déjà longtemps a dû s'éloigner de son diocèse pour venir respirer un air plus pur.

Monseigneur ne peut que bénir vos bonnes intentions et souhaiter bonne chance au journal que vous fondez.

Veuillez agréer, Monsieur, l'hommage de mon respectueux dévouement.

Signé : HILARET. V. G.

Paris 11 Février 1874.

Monsieur :

Je me tiens pour très honoré par la demande que vous voulez bien me faire d'insérer mon discours dans La Race Latine, et je vous remercie d'en avoir en la pensée si flatteuse pour moi.

Je vous accorde donc votre demande, comme un obligé qui remercie pour un bon office.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

Signé : NIZARD.

Evêché d'Orléans, Viroflay le 6 Février 1874.

Monsieur le Rédacteur :

Je vous remercie de la communication que vous voulez bien me faire au sujet du journal que vous publiez sous ce titre : **La Race Latine**.

Je ne puis qu'applaudir à la pensée d'un œuvre qui a pour but de grouper en quelque sorte dans une action commune les efforts de tant de catholiques de bonne volonté que la communauté de race et d'origine appelle plus particulièrement, ce semble, à la défense des grands intérêts de la religion et de l'Eglise.

L'accablant des affaires dont, malgré mon âge, je reste chargé ne me permet point, vous le pensez bien, d'accepter l'honneur d'une collaboration effective et réelle.

Mais si mes écrits ou mes discours peuvent vous offrir des preuves ou aperçus qui répondent au but que vous vous proposez, utilisez-les, à l'occasion, comme vous le jugerez à propos.

Je serais charmé de pouvoir contribuer ainsi en quelque chose au bien que vous êtes en droit d'attendre de votre publication.

Je ne saurais douter d'ailleurs du succès de votre œuvre, si vous maintenez fermement le dessein de concilier les intérêts de la religion avec ceux de votre pays, d'unir le respect des principes à la modération du langage et de mettre au service de la religion des armes qui l'honoreront parce qu'elles ne blesseront jamais ni la vérité ni la justice.

Agréez, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de tous mes biens dévoués hommages.

Signé : † FÉLIX, Evêque d'Orléans.

PARTE EDITORIAL

POLITIQUE ALLEMANDE

Parmi les nombreuses questions qui se sont implantées durant le siècle actuel, lequel héritier de son prédécesseur, le siècle des philosophes-encyclopédistes, s'efforce d'une façon aussi désespérée qu'impuissante d'achever l'œuvre d'hérésie qui lui a été léguée, do-

domine par son importance, par sa souveraine grandeur la question religieuse, l'extermination du Catholicisme que paraissent avoir juré tous les novateurs et révolutionnaires modernes, depuis Luther et Henri VIII jusqu'à l'ex-père Hyacinthe et le prince de Bismarck; mais, il faut reconnaître que jamais le fanatisme réformateur et anticatholique n'avait inventé ni appliqué les moyens infernaux que met aujourd'hui en pratique une égoïste et froide raison d'État cherchant à renverser le majestueux édifice de l'Église Catholique, éternel parce qu'il est d'œuvre divine, et que ne peuvent abattre des forces humaines quelques sacrilèges et puissantes qu'elles puissent être.

Le fanatisme agissait guidé par la passion, aussi il traquait les fidèles, incendiait et profanait les temples catholiques; mais à notre époque les choses se passent tout autrement: au lieu d'actes isolés plus ou moins coupables, plus ou moins barbares, une aveugle ambition politique, cruelle comme la vengeance et traître comme l'envie, cache artificieusement ses plans et les dresse dans l'ombre tant qu'elle se croit trop faible pour jeter le masque jusqu'au jour où elle s' imagine être invincible, capable de combattre toute puissance humaine ou divine; sans considérer dans son orgueilleuse folie que si Dieu, comme preuve de sa miséricorde infinie ou de sa justice également infinie, permet parfois les victoires passagères des impies sur les fidèles enfants de sa Sainte Église, c'est qu'il convenait ainsi à ses insondables desseins ou que de grandes fautes, des vices honteux, avaient rendu nécessaire un châtiment exemplaire, un châtiment terrible pour permettre quelquefois, aux yeux de tous, le triomphe de l'erreur sur la vérité, du crime sur l'innocence; mais ces résultats sont éphémères, l'expiation les suit toujours de près, d'aussi près que le remords suit la faute.

Il y a de grands hommes, des nations entières qui en sont arrivés à un tel point d'orgueil, qu'ils ne comprennent point ou ne veulent point comprendre cette vérité que le bon sens inspire, que la raison prouve, que l'expérience a écrit en caractères de feu sur le livre sanglant de l'histoire de l'humanité.

L'Allemagne offre aujourd'hui un exemple frappant de notre humble observation: peu à peu son éducation philosophique devenue une tradition nationale l'a rendue complètement matérialiste, incapable de comprendre le respect qu'inspirent les ministres d'un culte sacré; aujourd'hui elle contemple impassible la dégradante apostasie d'un Loyson, l'hérésie d'un Doellinger et le martyr de l'archevêque Ledochowsky, violemment arraché à son diocèse de Posen, emprisonné dans une forteresse, pour avoir commis le crime d'être un catholique sincère et parce que sa charité évangélique l'avait privé des ressources pécuniaires nécessaires à acquitter les énormes amendes que lui avaient fait encourir des lois aussi sacrilèges qu'arbitraires.

Il ne faut pas l'oublier: la prison que souffre le vénérable archevêque de Posen est une prison subsidiaire; la vente de ses effets mobiliers, les seuls qu'il possédait, n'ayant pas suffi à couvrir les amendes qu'un tribunal docile à l'influence gouvernementale lui avaient infligés, lui un prince de l'église, un noble polonais, il s'est vu privé de sa liberté, gardé par des sbires; il expie ainsi son zèle religieux et sa vertueuse indigence.

Voilà le résultat de la loi publiée en Mai dernier par l'empereur Guillaume, avec l'approbation de la Chambre prussienne, grâce à l'irrésistible pression que la volonté du grand chancelier, le prince de Bismarck, exerce sur cette Chambre élective et le prince héritier. Tout en Prusse, tout en Allemagne, tout en Europe cède à l'entêtement de ses caprices autocratiques; mais la fortune est femme, c'est à dire changeante, elle se fatigue déjà de prodiguer ses faveurs à l'auteur de l'unité Allemande: unité plus apparente que réelle, ainsi que le prouvent les conciliabules plus ou moins secrets des rois de Bavière et de Wurtemberg, comme leurs sujets, ils sont catholiques et ils craignent de perdre l'ombre d'autonomie que leur a laissé l'ambition prussienne.

Le premier indice que la fortune abandonne le prince de Bismarck, c'est que pour le perdre plus sûrement elle l'a conduit au faite de sa grandeur, elle lui fait croire qu'il triomphera de Dieu parce que jusqu'à présent il a triomphé des hommes; d'autres indices non moins significatifs accompagnent encore celui que nous venons d'indiquer: tel est le contraste que présente la politique de l'Alle-

magne, hostile en tous sens et de toute manière au Pontificat Romain et au clergé catholique, comparée à la politique de l'Italie, son alliée la plus fidèle; mais enfin le peuple italien professe la religion persécutée, le gouvernement, malgré le joug de la Prusse, doit apporter une grande attention à cette circonstance. Ainsi, on l'a vu faire acte de soumission à Bismarck en désapprouvant en plein parlement la conduite du général Lamarmora, et adresser en même temps à ses représentants à l'étranger une circulaire, aux termes de laquelle, il offre toutes les garanties au Sacré Collège pour qu'il célèbre avec une entière indépendance le futur Conclave.

En outre en Angleterre, où le Catholicisme en est à sa troisième et plus féconde période de renaissance, due précisément au prince de Bismarck, comme les deux premières sont dues à la Révolution Française, et la persécution que lord John Russell tenta de susciter en 1850, sous prétexte de reconstituer dans les Iles Britanniques la caste Catholique, on s'est indigné de la conduite dont fait preuve le gouvernement Prussien à l'égard du clergé Catholique; il s'est produit des manifestations imposantes au nombre desquelles on compte le meeting présidé par le duc de Norfolk, à Saint-James Hall, le 6 Février dernier.

A la suite d'énergiques discours prononcés devant une foule compacte applaudissant les orateurs avec enthousiasme, il fut pris de très graves résolutions, telles que d'envoyer un message d'adhésion aux catholiques allemands, protestant contre les injustes vexations auxquelles ils sont en butte revendiquer hautement le droit que possèdent le clergé et le peuple catholique anglais de manifester sa sympathie ou son aversion pour ce qui lui inspire l'un ou l'autre de ces sentiments.

La nation anglaise a noblement répondu aux indications que l'ambassadeur du César allemand, à Londres, s'était permis de faire au Cabinet de Saint-James, concernant la conduite de l'archevêque de Westminster et d'autres ecclésiastiques anglais.

Le chef du *Foreign Office* avait déjà rejeté dignement ces indications, en répondant que la constitution du royaume-uni reconnaissant la liberté de conscience, le gouvernement ne pouvait intervenir.

Si tel a été le langage d'un ministre vigh, nos lecteurs peuvent s'imaginer quel sera celui du ministère tory, que la déroute électorale de Mr. Gladstone autorise à considérer comme formé; la réponse du comte Andrassy, ministre des Affaires étrangères en Autriche, a été conçue en des termes à peu près identiques; la Belgique a du céder, en sa qualité de puissance de quatrième ordre.

La France se défend comme elle peut de l'intervention prussienne, qui n'exige rien moins que le silence de l'épiscopat français et la suppression de tout journal qui, comme l'*Univers*, ose blâmer la persécution allemande contre les catholiques. Seule la Suisse se prête volontiers à cette croisade impie, qu'a organisée Bismarck contre le Catholicisme, et de laquelle s'est séparé indigné le chanoine Doellinger, chef et fondateur du nouveau schisme suscité par les quelques dissidents du dernier Concile œcuménique, qui se sont donnés le nom de *vieux-catholiques*.

A toutes ces difficultés que se crée en dehors de ses états l'archichancelier germanique, difficultés qui au moment suprême le priveront de beaucoup d'alliés sur lesquels il croit pouvoir compter, il faut ajouter celles qui s'élèvent déjà et se dresseront devant lui avant ou au moment de la grande bataille, car en Prusse il y a un très grand nombre de sujets catholiques des provinces entières, auxquelles le grand chancelier ne pourrait demander appui.

Ainsi ce colosse dont un pied est baigné par le Rhin et dont l'autre touche les Alpes, ne serait pas aussi redoutable si une guerre religieuse générale venait à lui enlever non seulement la puissance morale, mais la plus grande partie de ses forces matérielles et le plus grand nombre de ses alliés et de ses sujets.

Toute l'Europe serait son adversaire; privés de l'unité qui aujourd'hui leur donne l'existence, manquant de cette cohésion, principe de leur force actuelle, les éléments du nouvel empire allemand mal coordonnés seraient bien vite désunis et en amèneraient la décadence.

Si le prince de Bismarck se pénètre de cette vérité, s'il pouvait se convaincre que l'œuvre d'intolérance qu'il entreprend contre le Catholicisme, est l'aventure la plus téméraire où il se soit jamais

lancé; s'il ressentait, comme nous le ressentons, le pressentiment qu'il est loin de remporter dans cette lutte les grandes et prodigieuses victoires auxquelles il est habitué, nous pourrions espérer qu'en plein XIX^e siècle la guerre sanglante de 30 ans ne se renouvellerait pas; mais Bismarck a confiance en son étoile et ne doute pas. *Quos Deus vult perdere prius dementat*. Dieu ôte d'abord la raison à ceux qu'il veut perdre.

A continuacion tenemos el gusto de principiar á publicar en nuestra parte editorial un importantísimo trabajo de nuestro respetable y querido amigo el Excmo. Sr. D. Juan Martin Carramolino. Por más que su proverbial modestia se hiera de nuestros elogios y su docta pluma no haya menester de nuestras alabanzas, no podemos dispensarnos de manifestar el respeto y la admiracion que nos merece el ilustre hombre de Estado y el respetabilísimo anciano que, modelo de honradez, consecuencia y dignidad, despues de haber ocupado las primeras posiciones del país, dedica el último tercio de su vida al estudio, al trabajo y al acrecentamiento de la patria literatura en tan importante obra como la que hoy empezamos á publicar.

Alternativamente en español y en francés tendremos el gusto de darla á nuestros lectores, seguros de que su moral pura y elegante doctrina han de ser de su agrado.

ENUNCIACION DE UN TRILINGÜE DICCIONARIO
DE
NOMBRES DEL PAPA Y DE LA SANTA SEDE
testimonios infalibles de la divinidad del
PRIMADO DE LA IGLESIA CATOLICA
POR
EL EXCMO. SR. D. JUAN MARTIN CARRAMOLINO
DE LA ACADEMIA DE CIENCIAS MORALES Y POLITICAS

Cuentan los pueblos que se ufanan con el glorioso título de raza latina, así en la civilizada Europa como en las apartadas regiones de Asia y América, sin que nos olvidemos de los no pocos habitantes de las costas africanas y del inmenso archipiélago de la naciente Oceanía, entre otros ménos notables, cinco importantes y poderosos vínculos, que constituyen una íntima y notoria fraternidad. Estos vínculos, sin enumerar los grandes resortes y fuentes de su comercio, de su industria, de su navegacion y de toda su riqueza, son su consanguínea filiacion, las raíces, giros y génio de sus idiomas, los eternos principios de justicia consignados en su legislacion, y lo culto y bello y esencialmente sabio de su literatura. Pero sobre todas esas grandes prendas y brillantes cualidades, la que sobresale y la que sobre todas las naciones y sociedades latinas que hacen alarde de su civilizacion se enseñoera y domina sin rival, es la santidad de su culto, único verdadero, la Religion Católica.

A su vez se distingue el Catolicismo entre las innumerables sociedades cristianas conocidas en el mundo bajo distintos nombres, ritos, símbolos y ceremonias, y se engrandece y ostenta por tener su asiento fijo y su constante é inalterable unidad en los pueblos de la raza latina, ora en los que podemos llamar primogénitos, como generaciones inmediatas sucesoras de la dominacion romana, cuales son la Italia, Francia, Portugal y nuestra España, ora los que apellidaremos de segunda genitura, filiaciones directas de estas naciones, que constituyen gran parte de las modernas sociedades establecidas en los espacios de todo el Orbe, que nacieron y crecieron en

su origen, y que en su emancipacion se han ido constituyendo y se van desarrollando bajo el divino estandarte de la Cruz.

Numerosos son los errores que han mancillado el Cristianismo, tan puro y santo por su divino origen, y la historia nos recuerda desde los primeros herejes Simon el Mago y Cerinto, y siguiendo, entre otros mucho ménos conocidos, Manes y Eutiques hasta el funesto Martin Lutero en Alemania y el rencoroso Enrique VIII de Inglaterra, que llenaron de falsas creencias el mundo, que habia venido á salvar con la predicacion de su doctrina, con su pasion y su muerte Jesucristo Hijo de Dios vivo. Y de esta suerte han ido apartándose de la verdadera fe católica muchas gentes antes y despues del memorable siglo xvi, asociándose á diversas fracciones y subdivisiones, á diferentes escuelas y confesiones, y desgarrando siempre el maternal y amoroso seno de la Iglesia de Cristo. Pero estaba preservado á nuestros mismos dias el invasor y presuntuoso hijo, no de los espesos bosques, sino de las ilustradas ciudades de Alemania, mucho más temible que todas las herejías conocidas hasta hoy, el satánico racionalismo, que para ser el único enemigo del hombre se burla, no ya de la verdadera fe católica, sino hasta de cuantas herejías ha vomitado en sus incesantes bramidos y furores el Averno.

Mas no es el objeto de este artículo hablar de ellas dándolas á conocer por sus diversas doctrinas, groseras, torpes é inmundas las unas, falsas, filosóficas y soberbias las otras. Tampoco lo es el enumerar los puntos esenciales contrarios al Catolicismo, siempre incólume en la inmensa mayoría de las regiones de la raza latina, que sostienen los dos grandes cismas, el del embrutecido Oriente y el del pujante imperio de los Czares. No. Bástanos consignar un solo hecho, pero importante y comun á todas las fracciones heterodoxas que se ufanan con el título de cristianas, aunque hijas de distintas reformas transitorias y caducas, apartándose todas del verdadero símbolo y doctrina de la Iglesia Católica. Ese hecho consiste en que todas desconocen más ó ménos alguna de las cuatro Notas celestiales con que dotó Jesucristo á su Iglesia, que es *Una, Santa, Católica y Apostólica*; ó lo que es lo mismo, que todas reniegan del sagrado dogma que nos enseña la fe, á saber: *que es divino, eterno é imperecedero* el Primado de la Iglesia de Cristo; Primado que reside en la Santa Sede y que ejerce en todo el Orbe católico el sucesor de San Pedro, Príncipe de los Apóstoles, primer Vicario de Cristo en la tierra, Centro de la unidad, Obispo de Roma; en fin, el Sumo Pontífice, autoridad suprema que para bien de la verdadera Iglesia reconocemos y acatamos en el magnánimo nuestro Santísimo Padre, de eterna memoria, el gran Papa Pio IX.

Indicar, pues, á la descreída generacion del siglo xix tan importante y fundamental verdad ha parecido al autor de este artículo asunto profundamente propio de la gran empresa literaria católica y política LA RAZA LATINA, y por eso ha aceptado de buena voluntad el inmerecido honor de colaborador en ella. Mas para demostrar tal verdad concienzuda y cumplidamente, se necesita, á su juicio, un extenso libro, limitado, sin contener otros pensamientos, á presentar las robustas, infalibles y numerosas pruebas de tan capital proposicion. Y ese libro está escrito hace algun tiempo; libro polígloto, compuesto en español, en latin y en francés, cuyo título es *Trilingüe Diccionario de Nombres del Papa y de la Santa Sede*, siendo todos y cada uno de los nombres plenamente comprobados, que contiene otros tantos constantes testimonios de la divina institucion del Primado de la Iglesia Católica. Pero aunque ya está concluido, no habrá de ver la luz pública hasta que su autor, que es el que suscribirá este artículo, pueda prosternarse respetuoso ante Su Santidad, quiéralo pronto el cielo, para ofrecerle á su suprema aprobacion, y para merecer por medio de su sagrada intercesion y autoridad las bendiciones del Eterno á fin de que pueda ser leído con fruto, no solo por los fieles, sino tambien por los enemigos de la fe de Jesucristo.

Y como tan santa á la par que delicada empresa requiera, cuando no la explícita y espontánea aceptacion de escritores católicos, con la que tanto se enalteceria la obra, al ménos el asentimiento tácito y sin contradiccion y la buena acogida de los ilustrados colaboradores de LA RAZA LATINA, para confortar en su propósito al que suscribe, se ha determinado á insertar en tan notable periódico el discurso que sirve á la obra de preliminar. Por su contexto,

podrá comprenderse fácilmente y casi con pleno conocimiento el objeto sagrado, y juzgarse aproximadamente del literario merecimiento de tan penoso trabajo.

Y como complemento de este artículo y en muestra á la vez de la ejecucion y desempeño de tan importante Diccionario, se insertarán á su final cuatro de los sagrados nombres que contiene. El discurso es como sigue:

Este libro no trata de política general ni de la particular de España: por consiguiente, en nada se roza con el estudio de las distintas clases de gobierno por que son regidas las sociedades humanas que constituyen los diversos pueblos ó naciones del mundo. Es un libro de moral y religion y señaladamente del régimen y gobierno de la Iglesia Católica, como que sus principios y fundamentos son puramente teológicos y canónicos. Es un tratado que, en cada uno de los 570 y más artículos que contiene en forma de diccionario, presenta una prueba suficiente, aunque aislada, pero que de la doctrina y explicacion de todos ellos aparece plenísima, rotunda, acabada y clara como la luz del día, de la verdad divina de la institucion y perenne existencia del Primado de Honor y Jurisdiccion por que está regida la Iglesia Católica Apostólica Romana, que reside en la Santa Sede; Primado ejercido por el Sumo Pontífice, sucesor de San Pedro.

No sea pues mirado de mal ojo este trabajo literario por quien solo presume de hombre político, seguro de que no ha de encontrar en él pensamiento alguno contrario á sus principios humanos, civiles ó sociales, cualquiera que sea el sistema de gobierno que prefiera; que si en su detenido estudio hallare algunos elementos fundamentales, bases de perpétua é imperecedera política, no los invento yo, ni son concepciones del hombre; es que, como prodigiosas estalactitas, han llegado casi en punta á gravitar en la tierra, porque los anchos y robustos orígenes de que parten proceden de mucho más alto: sus arranques están en el cielo.

Por el contrario, toda persona, por extraña que sea al conocimiento de las ciencias sagradas y eclesiásticas, hallará en mi libro una obra que, formando ó fortificando, y tal vez rectificando sus creencias religiosas, le suministre pruebas seguras y fundamentos inequívocos de la necesaria creacion divina de una Supremacía espiritual en todo el Orbe católico, característica de la Cabeza de la Iglesia de Jesucristo; Cabeza que no es, que no puede ser otra que la sagrada persona del Papa, sucesor de San Pedro Apóstol, Obispo de Roma y Vicario del Hijo de Dios en la tierra, para la conservacion indefectible de la Fe Católica hasta la consumacion de los siglos.

Por último, mi libro se dirige con especial afecto, lleno de sinceridad y buen deseo, á los enemigos del Catolicismo más ó menos instruidos y autorizados en la República de las Letras: íntegro le pongo en sus manos, para que le estudien, le califiquen, le censuren. A gran honra tendria yo verme refutado, si la refutacion se hiciese en el tono, espíritu y formas que yo empleo en su redaccion; que así el mundo literario juzgara del valor comparativo de unas y otras doctrinas; que así resplandeciera la verdad religiosa que sustento. Pero al que, burlándose de él, desprecie ó ridiculice su texto con sarcasmos, blasfemias ó lamentable ignorancia, á ese desgraciado le compadezco con toda mi alma, y para él pido al cielo oportuno desengaño.

Y hechas estas tres indicaciones, preciso es dar una ligera noticia de mi obra, así respecto de los motivos que me han puesto en el caso de escribirla y de su material estructura, como de su fondo, esto es, de la doctrina que defender en ella me he propuesto.

Corrian las horas del 29 de Setiembre de 1868; y mientras que la revolucion se ostentaba triunfante por las calles de Madrid derrocando un trono que contaba quince siglos de existencia, proscribiendo la dinastía de la excelsa casa de Borbon, que hacia más de ciento cincuenta años ocupaba el sòlio, y proclamando entre otras exigencias la libertad de cultos, de la que, desde la expulsion de los judíos y moriscos, hacia más de tres centurias que en España estaba prohibido su público ejercicio; yo, que veia mi absoluta imposibilidad personal para contener tan extraordinarios y sorprendentes conatos, creí que era el momento oportuno de emplear mi estéril aislamiento y forzada soledad en dar principio á una obra literaria, por mis muchos años meditada, pero jamás acometida, y

que hoy presento al público acabada con el título de *Nombres de Papa y de la Santa Sede*.

Así me persuadí que podria sustraerme, en cuanto era dable, al temeroso bullicio que en la poblacion dominaba; así comprendí que pasaria para mí más rápido é inadvertido el tiempo de aquella perturbacion política; así entendí que cumpliria con el religioso deber de que, mientras muchos hombres ilusos, engañados, desgraciadamente muy ignorantes y destituidos de toda instruccion, clamaban inocentes, como sucede en todos los levantamientos populares, por lo que no entendian ni conocian, yo debia de consagrar mis ocios á enseñar la verdad, la pureza, la infalibilidad de la doctrina del Catolicismo. Del Catolicismo, repito, porque probado el origen divino del Primado de la Santa Sede ejercido por el Obispo de Roma, sucesor de San Pedro, Vicario de Cristo en la tierra, y como tal, Fundamento secundario de la Iglesia, Centro de la Unidad de su doctrina y gobierno, Padre de los Padres, Obispo de los Obispos, probada quedaria la verdad, la pureza, la infalibilidad de la Iglesia Docente si acertaba á copiar y á trasmitir á mis lectores cuanto la Sagrada Escritura y la Tradicion divina, cuanto los Sumos Pontífices, los Concilios generales y particulares, los Santos Padres, los Escritores teólogos y canonistas, las Cancillerías de imperios y reinos cristianos, los Historiadores eclesiásticos y políticos, el asentimiento universal católico, cuyo origen se esconde en la oscuridad de los tiempos, y por fin hasta el sentido comun imparcial y no viciado, nos han hecho aprender por espacio de diez y nueve siglos, en justificacion de los Nombres que se dan al Papa y á la Santa Sede; Nombres cuya reunion alfabética y cuya explicacion brevísima en cada uno, pero sólidamente en todos comprobada, forman el carácter de este Diccionario.

Cuatro meses de agitacion é inquietud general para todo el reino, de sangrientas sublevaciones locales, de saqueos y desappropriaciones en ciudades y campos, de asedios, capitulaciones ó indultos; cuatro meses habian pasado desde el 29 de Setiembre, y ni un solo día habia dejado yo de ocuparme en mi acariciada tarea, cuando á fines de Enero de 1869 creí terminado mi trabajo, escrito en castellano, así en su texto como en las notas que le explican y confirman, si bien conservando originales en sus propias lenguas las citas de las autoridades teológicas y canónicas que los comprueban.

Pero ocurrióme entonces el pensamiento, tan lamentable como cierto, de que España ha sido siempre, y hoy por desgracia es mucho más, un mal mercado de libros, porque son pocos los españoles que los leen, y poquísimos los que los estudian. Y ¿será vanidad ú orgullo mio?—No por cierto.—Pero yo no me contentaba con ser solamente leído por algunos estudiosos compatriotas míos: aspiraba á llevar mi obra por otros paises, donde, aunque sin ser exclusivamente católicos, se leen más y se estudian mucho más los libros que explican é ilustran la Religion Católica, así por amigos como por enemigos de ella; y entonces concebí la idea de publicar mi trabajo en tres lenguas, la española, la latina y la francesa, apareciendo en cada una de ellas íntegro y unísono el lenguaje del texto y de las anotaciones. Y no es necesario explicar la preferida eleccion de esos tres idiomas; porque si el latino es el propio y peculiar de la Iglesia y de los verdaderos sabios en materias religiosas, y si el francés es el más generalizado y conocido por el mundo literario aunque sea poco teólogo, no me habia de privar del dulce placer de poder ser leído en mi país natal y en la lengua de Cervantes y de Fr. Luis de Granada.

Y firme en esta resolucion, despues de aconsejado por muy eruditos é ilustrados amigos, héla llevado á cabo ocupándome por mí mismo de las versiones castellana y latina, encomendando la francesa, en que estoy muy lejos de considerarme maestro, á un acreditado profesor, pero siendo mia toda la responsabilidad en su parte doctrinal. En esta trilingüe version aparece pues el libro que respetuoso presento al mundo amante de las letras. Salen impresas las tres versiones una en pos de otra con sus respectivos discursos preliminares é índices alfabéticos, que necesariamente habian de resultar muy diversos: por cuya razon y con el deseo de hacer más cómodo el manejo de la obra y ménos enmarañada su lectura, he sacrificado el gusto de imprimirla á tres columnas, como fué mi primera intencion.

No aparecerá Nombre alguno de los que constituyen este breve

Diccionario polígloto que no vaya autorizadamente justificado, siquiera sea solamente con una ó dos respetables citas. Muchos llevarán tres, cuatro, y más remisiones, todas con sus textos literales, pues ninguna hago que no haya sido ántes evacuada fielmente y trascrita; mas para algunos artículos son tantas, tan convincentes é importantes las autoridades que las apoyan, que me he visto perplejo al elegir las que inserto y juzgo bastantes á mi objeto.

Hay además algunos textos sagrados, eclesiásticos ó religioso-literarios, tan conocidos y que son aplicables á tan gran número de Nombres, que cada frase, cada palabra de ellos es la que conviene y basta á la justificación de algun título de los que llevan el Sumo Pontífice y la Santa Sede, y por esta razón es inevitable recordarlos en distintos pasajes del Diccionario. Pero, para evitar la monótona y cansada tarea de leerlos siempre íntegros, he creído que, una vez ya conocidos en el primer artículo alfabético oportuno, era suficiente después la completa indicación de la obra de que están tomados; así que en los sucesivos Nombres solo recuerdo los términos, frases ó palabras absolutamente precisas á la comprobación del que entonces encierra mi propósito.

Chocaré á primera vista que haya aumentado los artículos de mi Diccionario con otro gran número de Nombres, que en su esencial significación envuelven y representan una misma idea, causando con tal difusión un pleonismo bien censurable en literatura. Pero dos razones he tenido para hacerlo: la una, que para buscarlos el lector puede tener presente una palabra enfática y no la otra al parecer sinónima, y no encontrándola bajo la autoridad ó frase que le es conocida, juzgue más imperfecto y diminuto que lo que realmente sea mi trabajo, porque no logre satisfacer su deseo: la otra razón es, que cada texto ó prueba justificante de los Nombres, que presentan esas variantes de palabras, pinta la impresión bajo la que sus autores escribían; y es una gran demostración del acierto con que se ha dado á conocer cada título pontificio y de la conformidad que resulta de todos ellos; argumento de importancia suma para el pensamiento dominante en este estudio exclusivamente consagrado á la defensa del Divino Primado de la Iglesia Católica. Un ejemplo lo patentizará. Muchos artículos llevan el nombre genérico de *Pastor*, cada uno con distintos predicados; pero cuatro le tienen tan semejante, como que dicen *Pastor del aprisco de Jesucristo*, *Pastor de todos los rebaños*, *Pastor máximo de la grey*, *Pastor máximo del divino rebaño*. Y sin embargo de que tanta identidad en el pensamiento que todos envuelven pudiera expresarse con un solo nombre, he creído que debieran ser diferentes y no omitir los demás; porque, cuando San Ambrosio habla del *aprisco* de Jesucristo, piensa en la unidad de todo el Catolicismo como en la de un solo cuerpo, mientras que San Bernardo, cuando emplea la locución de *todos los rebaños*, los considera divididos y entregados al inmediato celo de sus respectivos Pastores: asimismo, cuando el Papa Gregorio X llama al Vicario de Jesucristo *Pastor de la grey* del Señor, pensaría acaso en el sagrado texto: «heriré al Pastor y se dispersarán las ovejas de la grey;» al paso que San Francisco de Sales meditaría solamente sobre la plenitud del gobierno de la Iglesia otorgada á San Pedro cuando usó de la metáfora *rebaño* de Cristo. No he incurrido, no, sin advertirlo en el vicio literario que Boileau califica acertadamente de «estéril abundancia.»

Pero todavía no basta á mi intención cuanto queda expuesto, no por falta de grandeza en su objeto, sino por sobra de insuficiencia en desempeño de él, para dar toda la importancia que vivamente deseo á mi obra. Fáltale ser previa y benignamente acogida por la Beatitud de Nuestro Santísimo Padre de eterna memoria el Sumo Pontífice Pío Papa IX; y estimulado mucho más del deseo de hacer muy legible mi Diccionario, que de una censurable arrogancia, anhelo que llegue tan deseado momento, de que circunstancias personales mías me han hasta ahora privado bien á mi pesar. Si, pues, Su Santidad se digna algun día aceptar mi imperfecto trabajo con su paternal amor, con su bondadosa benignidad, mi libro llevará la garantía del acierto, como que aparecerá en el mundo protegido por el más valioso Patrono que yo pudiera desear, por el Santo, por el «Intérprete verdadero de la fe católica.»

JUAN MARTIN CARRAMOLINO.

POLITICA DE ALEMANIA

Entre las inmensas cuestiones que se han planteado en nuestro siglo, que á fuer de heredero de su antecesor, el siglo de los filósofos enciclopedistas, hace esfuerzos tan desesperados como impotentes para realizar la herencia impía que le fué legada, descuella por su importancia, por su infinita magnitud la cuestión religiosa, el exterminio del Catolicismo, que parecen haberse jurado todos los novadores y revolucionarios modernos, desde Lutero y Enrique VIII, hasta el ex-padre Jacinto y el príncipe de Bismarck; mas fuerza es reconocer que nunca el fanatismo reformista y anti-católico discurrió ni aplicó los infernales medios de destrucción que hoy la egoísta y fría razón de Estado pone en práctica para derribar la augusta fábrica de la Iglesia Católica, que, como obra divina, es eterna y no pueden destruir manos humanas por sacrílegas y fuertes que sean.

El fanatismo procedía movido por la pasión, y como tal, mataba fieles, incendiaba y profanaba templos católicos; pero en nuestra época las cosas suceden de otro modo. En vez de hechos aislados más ó menos culpables, más ó menos bárbaros, una mal entendida ambición política, cruel como la venganza y traidora como la envidia, vela cautelosamente sus planes y en la sombra los prepara mientras se cree débil, para arrojar su hipócrita máscara tan luego como ya se imagina fuerte é incontrastable, capaz de luchar con todos los poderes divinos y humanos; sin considerar en su loca soberbia que si Dios con su infinita misericordia, ó con su justicia también infinita, permitió alguna vez pasajeras victorias de los impíos sobre los hijos fieles de su Santa Iglesia, porque así convenia á sus inescrutables designios, ó bien porque grandes faltas, pecados abominables hicieran necesario un ejemplar castigo, un castigo terrible, como lo es la más simple apariencia de que el error triunfe alguna vez de la verdad, el crimen de la inocencia, estos frutos son efímeros siempre y la expiación los sigue de cerca, tan cerca como sigue el remordimiento á la culpa.

Y hay grandes hombres, naciones enteras, cuyo genio se extravía en el vértigo de su orgullo hasta el punto de no comprender, de negar esta verdad que el sentimiento adivina, que la razón prevee, que la experiencia ha escrito con caracteres de fuego y láminas de sangre sobre el gran libro de la historia de la humanidad.

Alemania nos ofrece hoy un ejemplo patente de esta humilde observación nuestra, que el buen sentido propio de la raza germánica nos hace extrañar, por más que su educación filosófica y sus tradiciones nacionales, profundamente materialistas, la hayan hecho incapaz de sentir el respeto que inspiran los ministros de un culto sagrado y hoy contemple casi impasible la impura abjuración de un Loyson, las herejías de un Doellinger y el martirio de un Ledochaosky, violentamente arrancado de su diócesis de Posen y encerrado en la fortaleza de Ostrowo, por el crimen de ser buen católico y haberle privado su evangélica caridad de los medios pecuniarios que necesitaba para satisfacer las multas en que le han hecho incurrir leyes tan sacrílegas como arbitrarias.

Porque, no hay que olvidarlo, la prisión que está sufriendo el venerable arzobispo de Posen es una prisión subsidiaria: no habiendo alcanzado el producto de sus bienes muebles, únicos que poseía, á cubrir las multas enormes que los tribunales, dóciles á la influencia gubernamental, le han impuesto, él, un príncipe de la Iglesia, él, un noble polaco, se ha visto privado de su libertad, y custodiado por esbirros expia su celo religioso y su virtuosa pobreza.

Tal es el fruto de las leyes promulgadas en Mayo del año pasado por el emperador Guillermo, con la aprobación del Landtag prusiano, merced á la irresistible presión que la voluntad indomable del gran canciller, príncipe de Bismarck, ejerce sobre una Cámara electiva y un soberano hereditario. Todo en Prusia, todo en Alemania, todo en Europa cede á la obstinación de su capricho autocrático; mas la fortuna es hembra, como tal mudable, y se cansa ya de prodigar sus favores al autor de la unidad alemana; unidad por cierto más aparente que real, según están demostrando los más ó menos secretos conciliábulos que celebran los monarcas de Baviera, Sajonia y Wurtemberg, que se conciertan entre sí porque tienen súbditos católicos, lo son ellos mismos, y temen perder la sombra de autonomía que la ambición prusiana les dejara.

Es un primer indicio de que la fortuna abandona al príncipe de Bismarck: para más fácilmente perderle, le desvanece hasta el último extremo, creyendo él hoy mismo de buena fe que, porque ha triunfado hasta ahora en la tierra, saldrá vencedor también del Cielo. Pero este indicio que acabamos de indicar no es el único: hay otros que le siguen ó que

le han precedido, tales como el contraste que forma la política de Alemania, hostil en todos los sentidos y de todas maneras al Pontificado romano y al clero católico, y la de Italia, su aliada más fiel, pues al fin el pueblo italiano profesa la religion perseguida y su mismo gobierno, aunque supeditado á la Prusia, tiene que tomar muy en cuenta esta circunstancia; y así se le ve desautorizar al general La Marmora en el Parlamento por complacer á Bismarck, y á un mismo tiempo dirigir una circular á sus agentes diplomáticos en el extranjero ofreciendo toda clase de garantías al Sacro Colegio para que celebre con entera independencia el futuro Cónclave.

Además en Inglaterra, donde el Catolicismo está en el tercero y más fecundo período de su renacimiento, debido precisamente al príncipe de Bismarck, como los dos primeros se debieron á la Revolucion Francesa y lord John Russell, cuando en 1859 trató de suscitar injustas y crueles persecuciones, con motivo del restablecimiento de la jerarquía católica en las Islas Británicas, no han sentado bien las iracundas medidas dictadas con saña y ejecutadas sin compasion por el gobierno prusiano en contra del clero católico. Ellas han dado lugar á manifestaciones tan imponentes como la verificada el 6 de Febrero en Saint-James Hall, bajo la presidencia del duque de Norfolk, donde, despues de vehementes discursos y delante de una inmensa multitud que aplaudia con entusiasmo, se tomaron resoluciones importantísimas, tales como enviar un mensaje de adhesion á los católicos alemanes, protestar contra las ini-cuas vejaciones que están sufriendo y reivindicar altamente el derecho que el clero y el pueblo católico inglés tienen á manifestar su simpatía ó su animadversion á quien y á cualquier cosa que les inspire uno ú otro de esos sentimientos.

De esta noble manera contesta la nacion inglesa á las indicaciones que el embajador del César aleman en Lóndres se habia permitido hacer al Gabinete de Saint-James acerca de la conducta del arzobispo de Westminster y otros eclesiásticos ingleses respecto de los alemanes católicos; indicaciones ya rechazadas con cortés dignidad por el jefe del *Foreign Office*, cuya respuesta fué que el Gobierno nada podia hacer, reconociendo, como reconoce, la Constitucion del Reino-Unido la libertad de conciencia. Si de esta manera ha hablado un ministro *wigh*, figúrense nuestros lectores cuál será el lenguaje del ministerio *tory* que la derrota electoral de Mr. Gladstone ha elevado á los consejos de la reina Victoria.

Muy semejante á esta ha sido la contestacion del conde Andrassy, ministro de Negocios extranjeros de Austria; Bélgica ha tenido que ceder, en su calidad de potencia de cuarto orden; Francia se defiende como puede de la ingerencia prusiana, que nada ménos le exige que encause al obispado francés y suprima cualquier periódico que, como *L'Univers*, se atreva á censurar la persecucion de los católicos en Alemania. Solamente Suiza se presta de buen grado á alistarse en esa impía cruzada que Bismarck ha organizado contra el Catolicismo y de la cual se aparta indignado el mismo canónigo Doellinger, jefe y fundador del nuevo cisma suscitado por los pocos disidentes del último Concilio ecuménico, esos que han dado en titularse *católicos viejos*.

Y á todas estas dificultades con que ha de tropezar fuera de su país el archi-canciller germánico, dificultades que en el día supremo le privarian de muchos de los aliados con que ahora cree poder contar, hay que agregar las que ya apuntan, las que surgirán antes y cuando llegue el momento de la gran batalla, porque en Prusia hay tambien muchos súbditos católicos, provincias enteras, con cuyo esfuerzo no podría contar el gran canciller para combatir á su propia Iglesia.

De modo que ese coloso, que baña un pié en el Rhin y apoya el otro allá en la cumbre de los Alpes Nóricos, no sería tan temible como hoy se presenta si se encendiera una gran guerra religiosa, pues faltarian en su contingente moral y material muchos aliados y súbditos en gran número, casi toda Europa estaria contra él; y falto de la unidad que hoy le da vida, careciendo de la cohesion que actualmente es la base de su fuerza, la disgregacion de miembros mal unidos pronto comenzaria, y con ella la decadencia del nuevo Imperio de Alemania.

Si el príncipe de Bismarck se penetrase de esta verdad; si pudiera convencerse de que la guerra declarada por él al Catolicismo es la aventura más temerosa que jamás ha emprendido; y si tuviera, como nosotros tenemos, el presentimiento de que en ella no ha de alcanzar las grandes y sorprendentes victorias á que está acostumbrado, todavía podríamos abrigar la esperanza de que en pleno siglo xix no se reprodujera la sangrienta guerra de los treinta años; pero Bismarck tiene confianza en su propia estrella, y no duda del éxito. *Quos Deus vult perdere prius dementat*.

ADOLFO DE MENTABERRY.

Ni la vasta y procelosa extension de los mares, ni la série continuada de antiguos errores, de modernos desaciertos y de perpétuas desgracias, ni todas las poderosas causas, en fin, que se han aunado de tres siglos á esta parte para quebrantar primero y romper al cabo, poco ménos que por completo, los lazos que en mejores días unieran al antiguo con el nuevo mundo, han sido bastante poderosas á desvanecer la especie de instintiva simpatía que, sobre todo en leales pechos españoles, despierta siempre cuanto á los pueblos de América se refiere. Predomina allí en gran parte nuestra raza, sirve nuestra lengua para trasmitir el pensamiento en vastos territorios donde España tuvo la suerte de ser la primera emisaria de la religion y de la cultura, y queda aún, á despecho de los tiempos y de los hombres, oculta á veces, pero latente y misteriosa cadena que mantiene unidas las mútuas y simpáticas impresiones que españoles y americanos, sin darse cuenta de ellas, sienten como si continuaran siendo, como si no pudieran dejar de ser, unidos y cariñosos hermanos.

Sugiérenos estas reflexiones el interés que en nosotros ha despertado la lectura de un opúsculo titulado *Consulta del diputado Miguel Rul, dirigida á sus colegas en el 7.º Congreso constitucional sobre asuntos de política y sociales*.—Méjico, imprenta de Escalante, 1873, 104 páginas en 4.º con un mapa.

El celoso diputado mejicano, tomando leal y concienzudamente por lo sério el mandato de que le han investido los electores del Estado de Aguascalientes, se ha creído en el deber de dar cuenta á los mismos del fruto de sus meditaciones y estudios sobre la situacion que atraviesa aquel país y los medios de levantarle de la postracion en que yace. Poco lisonjera, aunque desgraciadamente verídica, es la pintura que del estado moral, político y financiero del pueblo mejicano traza el Sr. Rul; y en verdad que más de una vez, al leerla, hemos experimentado dolorosa emocion hallando no pocos puntos de semejanza con las desgracias que por culpas propias y ajenas nuestra infeliz España viene hace tiempo sufriendo.

No escatima el diputado mejicano la verdad, por dolorosa que sea, á sus comitentes y paisanos; si bien, inspirándose en generosas y templadas ideas que autoriza con los grandes y recientes ejemplos dados al mundo por Mr. Thiers y por nuestro Castelar, cree que es posible remediar tan acerbos males prescindiendo de estrechas miras de partido, uniéndose en apretado haz los hombres honrados, cualesquiera que sean sus ideas, y concurriendo todos para servir con lealtad á la obra verdaderamente patriótica y nacional de reconstituir, moralizar y dar medios decorosos y holgados de existencia á la sociedad.

No disponemos de espacio bastante para analizar con el detenimiento que merece la *Consulta* del Sr. Rul, y para hacerlo además habríamos de exponer antecedentes y de entrar en consideraciones que no son de este lugar; mas si diremos que su plan revela profundo conocimiento de la moderna política mejicana, talento organizador, firmeza de carácter y convicciones, que no excluyen la prudencia ni la reflexion sobre la oportunidad de los medios que propone. Ganar tiempo y cicatrizar las llagas abiertas por las discordias civiles; crear y establecer sobre bases sólidas el crédito; combatir la paralización de los negocios, la funesta empleomanía y el absurdo lujo, remediando la miseria; consolidar el Gobierno y mejorar y completar las leyes orgánicas, tales son los fines principales que el Sr. Rul persigue en su trabajo. Los medios que para conseguirlos propone se resumen en inspirar confianza y dar garantías á propios y extraños; conseguir las leyes; procurarse aumento de poblacion con nuevos útiles y nada costosos inmigrantes; favorecer el desarrollo de la agricultura y de la minería en alta escala; establecer puertos francos; multiplicar los valores trasmisibles por medio del tráfico, las empresas y los ferro-carriles, y llevar á cabo la proyectada Exposicion universal en Chapultepec, sobre la cual hay importantes trabajos adelantados.

Para abarcar el conjunto de estos que el Sr. Rul, harto modestamente, llama *apuntamientos*, ha creído preferible fundirlos todos y combinarlos en un proyecto de ley, que sirva, dice, á modo de

cuadrícula en la que se fijan los puntos discutibles por las ilustraciones del país.

A ese extenso proyecto de ley, en cuyo exámen no entramos por las razones antes indicadas, sigue un Apéndice en que se reúnen importantes noticias y datos, que tanto el estudio y la investigación propios, como la consulta de personas de las más competentes y distinguidas, han suministrado al autor, quien acompaña también su concienzudo trabajo con una *Carta geográfica general de la República mejicana*, en que se indican las líneas de ferro-carril propuestas, discutiendo los mejores sistemas de construcción y administración, y se marcan los puertos francos cuyo establecimiento juzga oportuno.

En resumen, la obra del Sr. Rul es la de un buen patriota que, en vez de agitarse como tantos otros en las enconadas revueltas y estériles luchas de la política de partido, prefiere meditar serena é imparcialmente sobre los males que aquejan á su nación y busca para el remedio los caminos que la moral, la ciencia y el honrado trabajo son únicamente capaces de producir. Quien así obra, podrá no conseguir resultados: acaso no será escuchado; pero logrará, á no dudar, el asenso y la tranquilidad de la propia conciencia, digno premio de la virtud sincera.

¡Ojalá que semejante ejemplo tuviera muchos imitadores y que en el antiguo como en el nuevo continente, dominando un tanto nuestra impresionable raza los generosos pero frecuentemente ilusorios y ardientes ímpetus que suelen dominarla, abandonase el camino de la irreflexión y la utopía para seguir solamente el de la reflexión y el trabajo!

LA RAZA LATINA

VII (a)

El viajero de la Edad media parecía caminar por un interminable desierto, cuyo suelo movedizo se hundía á sus pisadas ó retrocedía bajo sus pies. Y, sin embargo, este caminante iba haciendo insensiblemente sus jornadas. Covadonga, Calatañazor, Toledo, Zaragoza, las Navas, Valencia, Sevilla, Granada, son otras tantas columnas miliarias que señalan el itinerario de la Edad media española en su marcha simultánea hacia la unidad geográfica y hacia la unidad religiosa. Los Reyes Católicos, á quienes se debió una transformación general, no fundaron, sin embargo, una sociedad nueva; la Edad moderna tenía que ser una modificación de la Edad media, como la Edad media lo fué de la antigua: los tiempos se encadenan: el presente, hijo del pasado, engendra lo futuro, y los períodos de desarrollo de la vida social de los pueblos vienen á su tiempo como los de la vida de los individuos, y unos y otros padecen en los momentos de la crisis.

Una inmensa porción de la gran familia humana vivía separada de otra gran porción del género humano. Pues bien, el siglo xv fué el destinado por Dios, utilizando la *raza latina española*, para dar esta unidad á hombres que vivían en apartados hemisferios del globo, no imaginándose unos y otros que hubiera más mundo que el que cada porción habitaba espontáneamente. ¿Por qué estuvieron en esta ignorancia (interrogan varios publicistas) y en esta incomunicación tantos y tantos siglos? Misterio es este que se esconde á los humanos entendimientos; y no es extraño, porque menos difícil parecía averiguar cómo, teniendo todos los hombres un mismo origen, se hubieran segregado, y en qué época y de qué manera, las *razas* pobladoras de los dos mundos; y sin embargo, á pesar de tantas y tan exquisitas investigaciones geológicas, históricas y filosóficas, aun no se ha logrado sacar este punto de la esfera de las verdades desconocidas, aun no se cuenta en el número de los hechos incuestionables.

La *raza latina*, representada por España en tiempo de los Reyes Católicos, ejerció un influjo incommensurable en la civilización: completó el universo, acabó la unidad física del globo: la América no lleva el nombre de Colón; pero el género humano, reunido por él, lo llevará á todo el glo-

bo. Carlos V sostuvo sobre sus hombros el peso de dos mundos, temblando ante su presencia los reyes; y al sepultarse en la humilde celda de un monasterio, le sucede en el gobierno del mundo Felipe II, que, incansable en el manejo de la pluma, aspiró á regir la Europa desde su rincón del monasterio del Escorial, de esa colosal maravilla que se levanta majestuosa y severa al pié de una cadena de cienientas montañas que parece hundirse como los despojos de un mundo calcinado.

Recorriendo los grandes países de Europa, vemos á Francia continuar con encarnizamiento la grande guerra contra los ingleses, en que se trataba nada ménos que de la independencia del territorio y del nombre francés contra la dominación extranjera.

Francia, nuestra hermana, se batió con la inspiración que infunde el patriotismo; Francia, la guerrera, empuñó el acero para no dejarse subyugar por una *raza sajona*, y, con el denuedo que la hemos visto pelear en 1870 para no supeditarse á la *raza germana*, luchó con heroísmo y entusiasmo. Bastaría por sí sola, si no tuviésemos otros documentos, la historia de Juana de Arco para probar el carácter verdaderamente popular de aquel acontecimiento. Juana de Arco salió del pueblo, y los sentimientos y las creencias del pueblo fueron los que le inspiraron. Cuando el heroísmo debe rayar en lo maravilloso, el milagro debe esperarse de una mujer. Todas las naciones tienen en sus anales algunos de estos milagros de patriotismo. Cuando ha llegado á perderse la esperanza en una causa nacional, no hay que desesperar del todo si aun queda un poco de resistencia en el corazón de una mujer, ora se llame ésta Judit, Clelia, Juana de Arco, La Cava, Victoria, Colonna, ó Carlota Corday.

Juana de Arco salió del pueblo, y los sentimientos y las creencias del pueblo fueron los que la inspiraron, las pasiones del pueblo las únicas que la sostuvieron. Ningún acontecimiento hace resaltar tanto el carácter popular de aquella guerra, y ninguno como él demuestra el sentimiento general que lanzaba á ella el país entero.

De esta manera empezó á formarse la nacionalidad francesa. El Feudalismo había prevalecido en Francia hasta el reinado de los Valois, y nada había hasta entonces que pudiera llamarse con rigor nación francesa, nada que mereciese el título de espíritu de patriotismo francés; todo esto empezó á desarrollarse con el advenimiento de aquella casa al trono; en el curso de sus guerras, y al través de la suerte siempre varia de su destino, se vieron los nobles, los ciudadanos y los campesinos reunidos alrededor de una misma bandera.

Al mismo tiempo que se fué formando moralmente la Francia; al mismo tiempo que se creaba y desenvolvía el espíritu nacional, verificóse también otro aumento y otro engrandecimiento material. En aquel tiempo tuvieron lugar la mayor parte de las incorporaciones que tanto ensancharon los límites de la Francia. En el reinado de Carlos VII, después de la expulsión de los ingleses, quedaron definitivamente francesas casi todas las provincias que ellos habían ocupado, y mientras estuvo en el trono Luis XI se reunieron aún á sus dominios otras diez.

Jamás se había visto tan desprovista de unidad y de fuerza como en el reinado de Carlos VI, y una buena parte del de Carlos VII. Mas después todo cambia de aspecto y no se ve ya más que un poder que se afirma, se engrandece y organiza. Se extendió y organizó la administración de justicia; se multiplicaron los parlamentos, y el de París adquirió la mayor importancia. La fuerza militar, los impuestos, los tribunales de justicia, es decir, cuanto constituye la esencia de todo gobierno dieron al de Francia en aquella época un carácter tal de unidad, le formaron con tal regularidad y consistencia, que desde entonces pudo declarar la guerra y desterrar del territorio todos los poderes feudales, es decir, todos los verdaderos elementos de origen *germano*.

A mediados del siglo xv la casa de Austria volvió á sentarse en el trono imperial, y con su advenimiento adquiere el poder una consistencia que jamás había tenido. La elección será siempre una ceremonia destinada á consagrar la sucesión, que á fines de aquel siglo logró Maximiliano vincular en la familia imperial de Alemania junto con el ejercicio regular de la autoridad central. Carlos VII fué el primero que para mantener el orden creó en Francia una milicia permanente; y Maximiliano fué igualmente el primero que en sus estados hereditarios consiguió el mismo objeto valiéndose de iguales medios. A aquél le debe la Francia el establecimiento de los correos, y á éste le debe el mismo beneficio la Alemania. Se ve que en todas partes contribuyen á la mayor solidez del poder central los mismos progresos de la civilización.

En Italia aún no existe la Monarquía con su propio nombre, aunque los resultados son los mismos. En el siglo xv mueren todas las repúblicas; algunas conservan aún el nombre de tales, mas el poder se concentra en manos de una ó algunas familias; en una palabra, el régimen monárquico nace también allí.

Por la parte del Norte absorbe casi todas las repúblicas lombardas; en la Francia dominan exclusivamente los Médicis, y Génova queda en 1464 sujeta al Milanés. No tardarán mucho en declararse contra el Norte y el

(a) Véase el número anterior de nuestro periódico.

Mediodía, contra el Milanés y contra el reino de Nápoles las ambiciosas pretensiones de algunos soberanos extranjeros.

En todas partes vemos desmoronarse las antiguas instituciones sociales: entonces se formaron combinaciones y alianzas, ya para mantener la paz, ya para hacer la guerra, y de tales combinaciones emanaron la diplomacia y más tarde el sistema de *equilibrio europeo*. Grande es el esplendor y actividad de aquel siglo, grandor que no se presenta aún en toda su extensión, actividad cuyas resultas todas no han podido aún comprender los hombres. Ruge la tormenta, revoluciones terribles van á estallar.... pero antes completamos á grandes rasgos el cuadro de ideas que nos ofrece el período que recorremos.

Colón escribió á Isabel; el mundo conocido es muy pequeño y parece que en todas partes se ha declarado otro tanto con respecto al mundo moral. Nunca en ningún otro período la esfera de las ideas relativas al mundo exterior se había extendido tanto, ni el hombre había experimentado tan vivo deseo de estudiar á la Naturaleza; nunca se había puesto en circulación tan grande abundancia y tal variedad de ideas nuevas como en tiempos de Colón y García, Duval y Rafael, Lutero y Galileo; en el intervalo de algunos otros, Copérnico, Galileo y Kepler asignan leyes al sistema del universo; Rubio y Harvey revelan las de la vida en la circulación de la sangre; Vietto y Harrioff perfeccionan el lenguaje del análisis matemático; Cesaipino y Gessner clasifican las conquistas hechas por la Naturaleza; Galileo y Stevino determinan el equilibrio de los cuerpos y el poder de la mecánica; el mismo Galileo con ayuda de instrumentos, y Napier con los logaritmos, permiten al hombre medir infaliblemente las órbitas de los astros: Marcilio Ficino, Miguel Ángel, Vesalo en Italia, como en otro tiempo en Grecia Platon, Aristóteles y Fídias, se dedican á descubrir la naturaleza del hombre bajo un triple aspecto intelectual, artístico y material.

Todas las facultades humanas representadas por insignes personajes. La tenaz voluntad de uno hace surgir de las olas un nuevo mundo; otro conmueve las creencias de quince siglos; aquél sacude la inmovilidad del globo; éste coordina su marcha con la de las demás esferas; un tercero arranca la ciencia al yugo de la autoridad y mina los ídolos reverenciados de los escolásticos.

El arte de la guerra se completa con los ejércitos permanentes, las fortificaciones y la artillería, formándose además una literatura militar. Con objeto de que los derechos de la imaginación no sucumban ante la fría razón, se ve crecer al Ariosto, á Cervantes y á Shakespeare, y casi al mismo tiempo florecen siete artistas cuyos iguales no han nacido aún; Leonardo de Vinci, Miguel Ángel, Rafael, Fray Bartolomeo, Correggio, el Ticiano, y Andrés del Sarto.

«En ninguna época se ha visto á tantos grandes príncipes dirigir á la vez los Estados: Carlos V, León X, Francisco I, Enrique VIII, Andrés Gritti, Andrés Doria, Solimán, Sigismundo I en Polonia, Gustavo Waca en Suecia, Basilio Jvanowicht, fundador de la grandeza rusa; Schah-Ismael, que estableció en Persia el gobierno de los Sofis; Schah-Akbar, el más grande en la India.

»¿Cuántos rasgos sorprendentes en aquellas fisonomías! Una vez conocidos, no diremos sólo de los reyes, sino de Miguel Ángel, Cellini, el Aretino, Savonarola, San Carlos, Fray Paolo, el Duque de Valentinois, el Medeghino, Strozzi, Catalina de Médicis, no se borran de la memoria ni se confunden con personas de otros siglos y otros países.» (a)

A la vista de esta magnífica ojeada exclamará el lector: ¿no es este el más feliz de los siglos?

Pero si considera el cuadro bajo otro punto de vista, se presentarán á su mirada guerras cuya atrocidad apenas ha sido igualada; guerras á las que se une á la sed brutal de sangre el arte de dañar sábiamente, y á las que se siguen espantosas matanzas. La licencia se ostenta descaramente en el palacio de los Príncipes, de los Prelados, y hasta en los campos donde vivaquean las bandas del Duque de Borbon y de Waldstein; Maquiavelo justifica con el fin las más perversas acciones, y ya el puñal se afila para servir á las convicciones fanáticas de Jacobo Clemente, de Ravaillac, ó á los odios frívolos de Lorencino y de Cellini. Paga España una considerable suma á Baltasar Gerardo, asesino de un príncipe protestante, y los reyes de Francia le conceden la nobleza (b). Un pescador ve arrojar al Tíber el cadáver del duque de Gandía, declarando haber visto arrojar de este modo un centenar de ellos. María Stuardo ve asesinar entre sus brazos á Riccio; Enrique III, Enrique IV y tal vez Gustavo Adolfo sucumben á los golpes del asesino.

En este sensualismo, en el que parece que no existe ninguna ley moral, el oro es la necesidad suprema, y la alquimia le busca en el fondo del crisol; la España y el Portugal en las entrañas de las Indias; los reyes en los expedientes rentísticos; los literatos mendigando, los solda-

dos saqueando, los sacerdotes vendiendo las cosas santas, los herejes usurpando los bienes de las iglesias. Cualquiera creerá que hemos retrocedido á la barbarie del año 1000. Agréguese á esto la superstición que confunde las ideas de religión, de justicia, de piedad, y se arma unas veces de caballetes y cuñas para arrancar confesiones absurdas, otras de puñales y cadalsos para exterminar á los que tienen otras creencias, y hace temblar al mundo con insensatas predicciones.

Este siglo se resintió de la mezcla del antiguo, cuyas ventajas había perdido, y del nuevo, del que no se aprovechaba todavía. Los incidentes de la Edad media se debieron también á una lucha extraña. Todas las fases de la República subsisten al lado de la Monarquía; las unas declinan al paso que las otras ganan terreno. Los condottieri rompen aún las filas de la infantería permanente, y pretenden oponer las armaduras de la época pasada á los proyectiles de las bocas de fuego; las maquinaciones secretas de los gabinetes se encuentran en presencia de los arranques de una generosidad caballerescas; en medio de la exuberancia de génio, de virtud y crímenes acaeció la Reforma. Ocasión tendremos de examinarla con el mayor detenimiento, ya por la importancia que encierra en sí propia, ya también porque, llamándonos á investigar el origen de semejante plaga, nos guía al lugar más á propósito para que podamos formarnos una idea de ese fenómeno, tan observado como mas definido: de todos modos nos permitiremos consignar en este momento que es necesario haber reparado bien poco en la extrema inconstancia y movilidad del espíritu humano, y haber estudiado muy poco su historia, para desconocer las causas origen de la Reforma, y juzgarla como una de aquellas calamidades que sólo Dios por providencia especial puede evitarlas.

Sostenida la Reforma por los caprichos de los Príncipes en Alemania por las antipatías feudales en Francia, por los furores reales en Inglaterra, en contradicción consigo misma, y sirviendo tanto á las pasiones de los poderosos como á las de los pueblos, invoca unas veces la libertad anárquica, y otras la desenfundada tiranía. El único punto capital en el cual hubo acuerdo entre la gran variedad de acontecimientos, fué en abolir el centralismo papal y subordinar el poder eclesiástico á la autoridad civil; perturbación que produce todas las demás.

En materias de fe, una vez negada la autoridad superior, y proclamada la autoridad *individual*, las opiniones debían surgir en tropel, debían producirse una en cada cabeza que quisiera pensar. Después de haber principiado por atacar la infalibilidad del Papa y la venta de las indulgencias, se llegó á negar la divinidad de Jesucristo, á sostener que el Evangelio no había revelado ningún dogma, que no había hecho más que confirmar el de la existencia de Dios y el de la inmortalidad de las almas.

La Reforma fué un acaecimiento trascendental que las revoluciones políticas y sus funestas consecuencias llegan hasta nosotros, tristes espectadores de la política absorbente y revolucionaria de los germanos, partidarios de la protesta del fraile de Witemberg.

Es indudable que la Reforma imprimió una nueva fisonomía á la sociedad moderna que se creaba. Los protestantes la han mirado como una feliz insurrección de la inteligencia contra el poder absoluto en el orden espiritual, como una poderosa tentativa de emancipación del espíritu humano, y la hacen como la madre de las libertades políticas. Los católicos negamos, fundados en la ciencia, que el Protestantismo haya emancipado los pueblos; por el contrario, creemos que ha dividido los hombres sin mejorar la sociedad, y esperamos que la doctrina de Lutero, con todas las variaciones que descubrió Bossuet y que posteriormente se le han añadido, sucumbirá como el error de Arrio y el catecismo de Mahoma. Si no nos equivocamos, en nuestra misma edad se observan síntomas de ir marchando este problema hácia su resolución. El Catolicismo gana prosélitos: los protestantes de hoy no son lo que antes fueron, y creemos que la unidad católica se realizará.

Conocida es la política del Protestantismo: la tendencia orgullosa á desterrar lo que cree antiguo, á declarar preocupación lo que se opone á las preocupaciones particulares; el sentimiento que se observa desde su aparición de la importancia personal, que hace que los más ignorantes quieran abandonarse á su propio juicio; la confianza en la mejora del mundo; la presunción que hace dirigirse á un objeto elevado sin calcular los medios de conseguirlo: pueden encontrarse comparaciones que establecer con épocas, no solamente poco lejanas, sino también con la presente. Efectivamente, la revolución comenzada en el siglo XVI se suspendió un momento, en el XVII, con respecto al orden y á la administración, en el reinado del gran rey; volvió á emprender su curso en el XVIII, pero con pocas asociaciones nuevas, y hoy el *elemento germano* aspira á consumir aquí en todas sus manifestaciones, aunque para conseguirlo sea necesario aniquilar por completo la *raza latina* y rasgar la historia de los pueblos que se honran de haber influido tan directamente en la civilización, no solo de Europa, sino del mundo entero.

(a) Cesar Cantú—*Hist. Univer.*, Tomo 27.

(b) Wander Wrycht—*Turbulencias de los Países Bajos*, Pág. 403.

XI.

Nuestros lectores observarán que, en el curso del siglo xvi, todos los elementos de la sociedad europea vinieron á parar á dos puntos esenciales: el libre exámen y la centralización del poder; es decir, triunfaban á un mismo tiempo en Europa la emancipación del espíritu humano y la Monarquía pura. Difícil era, dice oportunamente Mr. Guizot, *que dejase de empeñarse un día la lucha entre estos dos hechos, pues había entre ellos una cosa contradictoria; el uno era la derrota del pueblo absoluto en el orden eclesiástico, el otro su victoria en el orden temporal; aquél preparaba la decadencia de la antigua Monarquía eclesiástica, éste consumaba la ruina de las antiguas libertades feudales y comunales* (a). El inevitable encuentro de estos dos hechos se efectuó primero en Inglaterra. El ataque del libre exámen, efecto de la Reforma contra la Monarquía, formada de los escombros y ruinas de las antiguas libertades de los señores y de las ciudades; la tentativa de abolir el poder absoluto, así en la sociedad civil como en el orden eclesiástico; hé aquí el carácter distintivo de la Revolución de Inglaterra, hé aquí su verdadera fisonomía (b).

¿Por qué esa lucha se empeñó primero en Inglaterra que en las otras naciones? ¿Por qué las revoluciones del orden político han coincidido, más en ese país que en el continente, con las revoluciones del orden moral? Creció con una rapidez extremada durante el curso del siglo xvi la prosperidad mercantil de Inglaterra, y pasó á nuevas manos la riqueza territorial; es un hecho en el que no se ha fijado bastante la atención el progreso causado en Inglaterra por la división de las tierras en el siglo xvi á consecuencia de la ruina de la aristocracia feudal y de otras muchas causas que en su día nos permitiremos recordar á la ilustración de nuestros lectores.

El trono de Inglaterra sufrió las mismas vicisitudes que los demás tronos del continente; pero en aquella época el gobierno de la Monarquía absoluta era más rudo y arbitrario en el continente que en la Inglaterra; lo que hicieron los Tudors de nuevo fué sistematizar el poder, intentar que existiese independiente la Monarquía, y así es que hablaron entonces los soberanos un lenguaje nuevo y desconocido. Las pretensiones teóricas de Enrique VIII, de Isabel, de Jacobo I, de Carlos I, son diferentes de las de Eduardo I, ó de Eduardo III, aunque de hecho no fué ménos arbitrario ni ménos extenso el poder de estos dos últimos reyes. Por otra parte, la Revolución religiosa no se verificó en el continente como en Inglaterra; allí fué la obra de los reyes. No queremos decir que no existiera mucho tiempo há en Inglaterra el gérmen y hasta algunos ensayos de reforma popular, y que probablemente no habrían tardado en dejarse sentir (c).

Cuando Carlos I fué proclamado rey (25 de Marzo de 1625), el puritanismo, que había tomado unas proporciones gigantescas, abría ya sus brazos para ahogar la Monarquía. Al principio la Inglaterra, á pesar de ser calvinista y republicana, se formó ilusiones acerca de sus propias tendencias políticas. Feliz con ver en el trono á un joven grave y austero, humano y justo, creyó poder adquirir su libertad sin cometer el menor atentado á la autoridad real.

Habiéndose convocado un Parlamento, los diputados de los Comunes exclamaron con entusiasmo: «Todo lo podemos esperar del príncipe que nos gobierna para felicidad de nuestro país y para sus libertades (d).» Sin embargo, no aguardando la Cámara del rey solo la satisfacción de los agravios, quiso examinarlo todo. Obligado Carlos I á convocar nuevo Parlamento por el fracaso de la expedición que Buckingham dirigió contra Cádiz, no faltó quien pidió la acusación del favorito, aunque á éste no se le pudiera reprochar crimen alguno. Interviene el rey en favor de su ministro, y la Cámara contestó con energía, pero uniéndose á sus representaciones el respeto al soberano con el afecto á las leyes constitucionales.

Imaginando, por el contrario, Carlos I que se atacan sus derechos, no quiere sujetarse á una situación que cree humillante para la majestad real; castiga al Parlamento sacrificándolo al amor propio del ministro. Convócase el tercer Parlamento, obteniendo Carlos I la votación provisional de cinco subsidios, y la Cámara Baja empezó sus conferencias con la Alta para determinar de común acuerdo los derechos del pueblo inglés, y por consiguiente los deberes del rey de Inglaterra.

Redáctase el *bill de petición de derechos*, planteándose la oposición á la plena y completa realización del derecho divino, porque el rey se oponía á la plena realización del derecho humano. Buckingham cae en Portsmouth

bajo el puñal de Felton; los Comunes continuaron con inusitada violencia la enmienda de los antiguos agravios. La historia nos refiere las tentativas empleadas para restaurar la Monarquía constitucional, esto es, para establecer la distinción decisiva del derecho divino y del derecho humano. John Pyne, jefe del partido que aspiraba á la soberanía del pueblo, deseando herir con su golpe decisivo, conspiró por conseguir la perdición de Strafford, *grande apóstata de la causa popular*, denunciando ante la Cámara de los Lores como culpable de alta traición al ministro, que solo lo fué de haber servido demasiado bien á su príncipe (a). Admitido por Carlos I el holocausto que se ofrecía para salvar la Monarquía, y ratificando la sentencia de muerte pronunciada contra su ministro, preparó la suya.

El asesinato jurídico de Strafford tuvo en el pensamiento del partido revolucionario un triple objeto: desarmar al rey, dejar asombrado al partido conservador y aturdir la sociedad, á la cual quería dominar. La animosidad de los partidos se desarrolló, siendo cada vez mayor, tanto más cuanto que los unos emanaban de los otros, pues los episcopales habiéndolo el ser á los presbiterianos, y éstos á los independientes, de cuyo seno salieron los niveladores. Nadie creía que podría en un momento dado una minoría audaz y violenta dictar la ley á las grandes mayorías. Con todo, para prever el triunfo de los independientes, bastaba ver entre ellos á Oliverio Cromwell.

Ese hombre, el Robespierre y el Napoleon de la Gran-Bretaña, fué el tipo del revolucionario antes de serlo del usurpador. Tenía algo de Mahoma; todos sus partidarios fueron seides.

La historia nos refiere detalladamente cuál fué el resultado de la lucha empeñada por Cromwell contra los presbiterianos; cómo éstos trataron de salvarse; las negociaciones del Parlamento con el rey, y cómo Cromwell, procurando evitar cualquier golpe de mano, aconsejó al rey, y apoderándose de su persona y del Parlamento, fué inútil toda tentativa empleada en contrario. «¡Pobre Carlos I, cuya figura, verdaderamente bella de resignación, grande de infortunio, se destaca en el cuadro empuñando la gloriosa palma del martirio!» Decapitado Carlos, murió la Monarquía; vino la República, y después el Parlamento reparador (25 de Abril de 1660), que, reunido sin convocación real, llamó á los Stuard, haciendo Carlos II su solemne entrada en Londres en 29 de Mayo de 1660.

Vemos determinado el verdadero carácter de la Revolución inglesa. es decir, la abolición del poder absoluto, tanto en el orden civil como en el eclesiástico: este hecho se encuentra marcado en todo el curso que tuvo aquel acontecimiento. Se descubre ya desde el primer período hasta la Restauración, desde el segundo hasta la crisis de 1688; siempre manifiesta aquel acontecimiento la misma fisonomía, tanto si se le considera en el interior del Estado como en sus relaciones é influjo con la Europa en general.

En la misma época en que la Revolución se sublevó contra Carlos I, la Corona en Francia completaba la conquista del poder absoluto. La Monarquía absoluta en Francia no tuvo en realidad más que medio siglo de esplendor y grandeza. A los triunfos de la primera mitad del reinado de Luis XIV sucedieron crueles reveses, y pronto empezaron á acumularse los apuros bajo cuyo peso debía acaso sucumbir un gobierno á quien el régimen mismo que consideraba indispensable á su propia conservación ponía en la impotencia de remediar aquellos males.

En la época más brillante de su reinado decía Luis XIV: «El Estado soy yo,» sin pensar que, al afirmarse á sí mismo sociedad ó nación, negaba la personalidad política de Francia y destruía moralmente el poder sólo porque lo individualizaba, siendo así que sus antepasados lo habían generalizado para crearlo. Todos los actos del monarca no fueron más que el desarrollo de aquella frase.

La destrucción de una nación es un público asesinato para el cual la justicia eterna prescribe la pena del Talion. Luis XIV no lo conoció hasta fines de su reinado; razón tuvo en decir á su heredero: «Haz lo que yo he tenido la desgracia de no hacer.» Luis XV advirtió bien pronto que la nación francesa entraba en un camino fatal; sin embargo, Luis XV fué feliz en lo que el más virtuoso de los Estuardos había sido desgraciado. Los golpes de Luis XV triunfaron, á pesar de la inmoralidad de sus designios y de su vida; pero las nobles tentativas de Luis XVI, á pesar de la moralidad de sus miras, de sus principios, de sus actos, fueron ya tardías, porque el asesinato de un rey justo, víctima de las iniquidades temporales, era sin duda necesario en el orden de la justicia eterna para realizar la redención de todas las Monarquías.

En 1789, cuando la Revolución estalló, la Monarquía francesa estaba representada por un príncipe especial (b), si bien no tenía superioridad alguna: virtuoso, serio, de costumbres sencillas comparado con Luis XIV, de costumbres puras comparado con Luis XV, modesto hasta la humildad, dudaba de su dignidad, de su causa, de su porvenir, de sí mismo,

(a) Guizot—*Civilización europea*.

(b) Id.—*Id.*, *id.*

(c) Consultense las obras de Hallam, Físcel, Vogel—*Revista británica de Abril de 1837*; Guizot—*Hist. de la Rev. d'Angleterre*; Walter—*Hist. of Independancy-past*, y artículos escritos y publicados por D. Juan López Serrano en el periódico español *El Tiempo*, con el título *Monarquía y República*, números 1091, 1097, 1102, 1103 y 1108.

(d) Cobbet Parliam.

(a) State—*Trials*, T. 3.º, col. 1516-1517.

(b) *Historia ó ciencia de la historia*, por Hoëne-Wronski.

inclinábase casi en su pensamiento ante cualquier soberanía que no fuese la suya, y al mismo tiempo conservaba acerca del origen y de la naturaleza de su poder las nociones de los tiempos antiguos (a). Toda la historia de la Revolución francesa se halla compilada en esta brillante página, junto con sus horrorosos resultados y sus esperanzas aún engañosas... Después continuó la revolución del mundo bajo la forma monárquica, cumpliendo Napoleón I la misteriosa misión que le confiara la Providencia para consolidar la sociedad al abrigo de su espada.

XII.

Al terminar la exposición general de la misión que se propone realizar en la prensa la Revista Católica La Raza Latina, conocemos su gloriosa historia, hemos recordado á grandes rasgos sus actos, sus conquistas en pró de la cultura y de la civilización, permitiéndonos señalar algunas de las influencias ejercidas en la esfera de la administración del gobierno y de la política de los diversos estados: dirijamos una mirada al estado actual de Europa; detengámonos, siquiera sea por breves instantes, en el punto en donde nos ha colocado la *Revolución* y veamos cuál es el deber supremo de la *Europa latina* en los supremos y solemnes momentos en que aparecemos á defender los elementos fundamentales de nuestra civilización, nuestras conquistas en la esfera de la política y administración de los diversos Estados que, oriundos del *Latio*, forman la gran familia latina.

Sensible nos es reconocer que en el siglo XIX, tan enorgullecido de sus progresos, la Europa se encuentre sofisticada. En el Norte, en el Mediodía, los sofistas de toda especie van sembrando, há ya largo tiempo, y á manos llenas, la zizania de sus doctrinas. Sofistas son los que barbarizaron la Francia, cubriendo su frente de un velo fúnebre, y trasladando el cetro de oro que dirigiera los destinos de un pueblo ilustrado é inteligente á las masas de una plebe hedionda que, ébria de destrucción y sangre, roba, saquea, incendia y destruye á París, siendo los prusianos amigos al lado de aquellos energúmenos que á sí propios se intitulan comuneros, y los facinerosos hombres de bien; sofistas son los que proclaman los principios disolventes que aquellos sofistas proclamaron; sofistas los que, no concibiendo el poder sin el despotismo, ni la libertad sin la anarquía, no pueden mandar sin ser tiranos, ni saben obedecer sin ser conspiradores.

Al siglo de los sofistas sigue siempre el siglo de los bárbaros (b); por consiguiente, la inexorable ley que hoy se va ejecutando tan duramente en Francia, y con más rigor en estos críticos momentos en España, se ejecutará infaliblemente en la Europa entera.

De todos los principios constitutivos del antiguo Paganismo, ¿cuál se echa de ménos en la Europa actual? ¿Y adónde camina la Europa? La divina filosofía de la historia, los hechos contemporáneos y los presentimientos del génio responden, como dice Donoso Cortés: «*La Europa camina á la barbarie.*»

La filosofía de la historia nos enseña que á unos mismos delitos se siguen siempre unos mismos castigos; los hechos contemporáneos nos ofrecen la destrucción del *equilibrio europeo*, la preponderancia de los pueblos germanos sobre los latinos; los presentimientos del génio se revelan por el testimonio de Pedro I, Rousseau, Bonald, Napoleón, Rohrbacher, Donoso Cortés, Balme, Doupanloup, Gaume y otros, cuyas opiniones y escritos ocuparán un lugar preferente en las páginas de nuestra Revista.

Todos sabemos que las mismas causas han de producir los mismos efectos, y por lo tanto es lógico prever que la Europa, haciéndose pagana, morirá como murió el mundo antiguo. ¿Qué fué de Roma cuando careció de fe y de buenas costumbres? Cuando el Imperio romano se dejó subyugar por el único pensamiento que le dominaba últimamente, es decir, el odio al Cristianismo, entonces ¿no pronunció su sentencia de muerte? Dios la ratificó; y ¿quién se encargó de ejecutarla? ¿quién puede responder que la vieja Europa no esté condenada á perecer hoy, ó mañana por una nueva inundación de bárbaros, á los cuales los prusianos les habrán servido como de vanguardia? Por ventura, Guillermo de Prusia ¿no se proclama, como Atila, *ejecutor de la justicia de Dios*? Por ventura, sus triunfos en la última guerra franco-prusiana ¿no exceden verdaderamente á toda previsión política, á todo cálculo humano? Si miramos en las atrocidades que la deshonoran, la guerra que la Prusia hizo á la Francia ¿no es verdaderamente una guerra de bárbaros? Y el fin que Prusia se propone ¿no es evidentemente el exterminio de la *raza latina*, el aniquilamiento del Mediodía en provecho del Norte? Por consiguiente el elemento germano, partiendo de los mismos sitios de donde partieron los antiguos asoladores del antiguo mundo pagano; partirán los asoladores de la moderna Europa; hoy, como en otros tiempos, serán condu-

cidos por el Dios de los ejércitos; nadie podrá resistirles, y á despecho de todos los medios de defensa, la civilización corrompida y corruptora de la antigua Europa desaparecerá ante los invasores (a).

Considerada Europa bajo su aspecto político, podemos afirmar con monseñor Gaume y otros distinguidos publicistas, y ante el cuadro que nos ofrece el atlas moderno, que la antigua Europa ha desaparecido, porque toda descansaba sobre un fundamento que se llamó el *equilibrio europeo*; la guerra de Prusia ha roto aquel *equilibrio europeo*. En el sistema del *equilibrio europeo*, Francia era el baluarte de la *raza latina* contra las *razas germanas y eslavonas*. Siendo el resultado de la guerra franco-prusiana empequeñecer á Francia, anularla por completo, si posible fuera, y teniendo presente que si Bélgica, Italia, España y Portugal alcanzan hoy la importancia que como potencia tenía Francia, será preciso reconocer que Prusia y Rusia serán las dos únicas que en el continente europeo preponderarán dando la ley á las demás.

Unidas Prusia y Rusia por el odio al Catolicismo; hijos los prusianos y los rusos de Lutero; habiéndose engrandecido juntos con inopinada rapidez; habiendo robado á derecha é izquierda, despedazando á la Polonia; habiendo combatido juntas al primer imperio de Francia, Rusia permite á Prusia que en el segundo se destruya el *equilibrio europeo*: ¿no es evidente que ambas potencias caminan de acuerdo á destruir la *raza latina*? ¿Quién sabe si (como ya es innegable nuestra creencia) la inmovilidad del Czar de Rusia ante los desastres de Sadowa, de Metz y de Sedan, así como de las anexiones de la Prusia, ¿no es resultado de un compromiso real entre Guillermo y Alejandro, compromiso cuyas consecuencias serán muy pronto asombro del mundo y castigo de la egoísta Inglaterra? Hoy día Bismarck ¿no juzga á la Europa meridional como pudiera verificarlo Pedro I, allá por los años 1732 (fundador del Imperio de Rusia cuando escribió su célebre testamento), es decir, hace ciento cincuenta años? Bismarck ha dicho: *Ya lo veis, la raza latina está gastada. Ha hecho grandes cosas, pero se ha concluido su encargo y está destinada á debilitarse poco á poco hasta que desaparezca como colectividad. La raza germánica es firme, vigorosa y llena de iniciativa y de virtud, como lo fuisteis vosotros en otro tiempo. A los pueblos del Norte pertenece el porvenir, y ahora es cuando conseguiremos que cumplan el glorioso encargo que les está encomendado para bien de la humanidad* (b).

La *raza latina* sería criminal si no tratara de resistir la *invasión germana*; y hoy, al aparecer con la publicación de la Revista Católica que lleva aquel glorioso título, y en la cual vienen á defender sus fueros los escritores y publicistas más notables de todos los partidos políticos de Francia, Bélgica, Italia, España y Portugal, forma una alianza de naciones latinas, con la noble y levantada aspiración de oponer un dique formal al torrente que se precipita de las heladas regiones del Norte: esta coalición en la Edad media rechazó la barbarie musulmana. ¿Quién sabe si la *Europa Católica* vencerá á la *Europa Protestante*? El porvenir nos lo dirá: empleando mientras tanto todos los elementos que aun poseemos, ya veremos si la *raza latina*, despertando del sueño que la alestarga, logra hacer suyo el porvenir político y la preponderancia que debe ejercer en el gobierno de los pueblos, y que *no desaparezca como colectividad*.

La *raza latina* no solo tiene que combatir la *barbarie culta*, sino la *revolución con sus turbas democráticas*, para lo cual hay formada una *Cruzada* bajo una quintuple alianza que en la prensa viene á combatir la frente á frente. Francia, Bélgica, Italia, España y Portugal, unidas por el lazo santo del Catolicismo, por los vínculos de *Raza*, por el amor á la patria, al aparecer publicando un diario internacional escrito en francés, en italiano, español y portugués, se proponen, no solo combatir las tendencias del Pangermanismo, del Panslavismo, y de la política que representen estas ideas, sino que, á fuer de hombres honrados, cualquiera que sea el partido político á que pertenezcan los redactores de La Raza Latina, interesados todos por el sosten de la sociedad, vienen á defender la *Religión Católica*, la *propiedad*, la *familia*, la *independencia de cada una de las naciones latinas*, los *pactos y preceptos del derecho de gentes*, la *autonomía propia de todos y cada uno de los pueblos latinos*. Si diremos, con un escritor conocido, y que viene á formar parte de la Redacción de nuestro periódico internacional: «*Todos debemos aunarnos y desilusionar las masas á quienes pretende engañarseles mostrándoles ese gran libro, que no está escrito ni en papiro, ni en papel, ni en pergamino, ni en piedra, ni en bronce, sino en la Naturaleza, y hacerles ver cómo el hombre de las selvas es dueño del fruto del árbol bajo el cual ha fabricado su choza, del pájaro que ha derribado con su flecha y de los peces que ha recogido con sus redes. Por medio del periódico, del libro, del folleto, en la tribuna, en la cátedra*

(a) Discurso pronunciado en la Academia francesa en 5 de Febrero de 1852.

(b) Monseñor Gaume.

(a) Monseñor Gaume—*¿En qué hemos parado?*—Estudio sobre acontecimientos actuales, traducido por D. Gabino Tejado.—Ed. Madrid, 1873.

(b) Léase el *Morning-Post* del 9 de Marzo de 1871. También debe estudiarse el folleto del Sr. D. Angel Miranda—*Una comida en Versalles en casa del Sr. Bismarck*.

«propagar el verdadero origen de la *propiedad*..... Unámonos todos los que formamos parte del pueblo, pues la union es el remedio de todos los males: únense todas las *clases conservadoras* para realizar el bien del pueblo mismo y poder contrarrestar los efectos terribles de la incansable propaganda socialista revolucionaria, de esa secta que en su día proclamó *la propriété c'est le vol; le mariage ou la famille c'est la prostitution; Dieu c'est le mal*» (a).

Es decir, que amenazada la *raza latina*, no sólo por el pangermanismo y el panslavismo, sino también por la revolución social; conociendo que sea la revolución en sí, cuál su origen, cuál su fin, cuáles sus medios, cuál su actual poder, si cabe vencerla, ¿por qué no combatirla? En el lenguaje de la Europa moderna la revolución es el *trastorno universal* que nos destroza, el aniquilamiento del orden sobrenatural por la negación de Dios, de Jesucristo, de la Iglesia, del alma, de la inmortalidad, del cielo; el trastorno real y absoluto del orden religioso y social establecido por el Cristianismo; el encarcelamiento del augusto y venerable Pontífice Pío IX; la persecución de los sacerdotes y fieles católicos; la destrucción de los templos, con los incendios, robos y violencias, consecuencia necesaria de aquel trastorno; la suspensión y desprecio de todas las garantías que protegen la libertad, la propiedad, el orden público, la familia; colocar *Dios abajo y el hombre arriba*; es decir, hacerle Dios, y no reconocer ni para pensar ni para obrar más ley que su concupiscencia; tal es el enemigo que hemos de combatir sin tregua ni descanso.

Conocemos el mal, y debemos aprestarnos al combate; conocemos la política germana, y desde hoy mismo nos hallamos prontos a rechazarla combatiéndola dura y enérgicamente en todos los terrenos; sabemos lo que fué la Iglesia durante el Gentilismo, en la Edad media, y cómo se encuentra ante el mundo actual; vemos al Príncipe más excelso, más venerable, más sagrado que hay en el mundo, al Vicario del Verbo Encarnado, al Representante de Dios en la tierra, al Papa Pío IX, encarcelado; al Soberano más legítimo de los soberanos encarcelado; y al efectuarse tan enorme crimen de lesa-majestad, bajo el aspecto político se ha consumado por Víctor Manuel el mayor de los crímenes de lesa-majestad divina que se puede cometer, atentando contra la libertad del Supremo Jefe en la tierra de la Cristiandad. ¡Preso el Papa! ¡qué crimen, qué oprobio, qué escándalo!

El encarcelamiento de Pío IX es la ejecución de un plan urdido friamente en nombre del progreso, de las luces, de la libertad; un plan meditado há largo tiempo, anunciado públicamente, y constantemente favorecido por la hostilidad de los unos y por la indiferencia de casi todos. Sobre el emperador Napoleón III, sobre Víctor Manuel, sobre Mazzini sobre Garibaldi, y sus cómplices, la vindicta pública ha hecho caer, junto con sus anatemas, la responsabilidad del odioso atentado llevado á efecto contra el Padre de la Cristiandad. ¿Pero son ellos solos los culpables? Ellos no son sino los ejecutores de suplicios decretados por culpables mucho más numerosos y más antiguos. Las revoluciones no pasan al terreno de los hechos sino después de haberse consumado en el de las ideas: Luis XVI estaba destronado antes de ser rey; Pío IX estaba ya preso y Roma estaba ya invadida antes del 20 de Setiembre: *declaramos y afirmamos ante Dios y ante el Universo Católico que nos hallamos en un cautiverio tal, que nos priva absolutamente de ejercer con seguridad, con facilidad, con libertad, nuestra suprema actividad pastoral* (b).

¿Quién tiene la culpa? Preguntádselo á la Revolución y á los Gobiernos de Prusia, Rusia y demás pueblos heréticos y cismáticos.

Conocemos el estado en que se halla el mundo, la destrucción completa del orden social, los medios empleados por la Revolución; la decadencia de la fe pública ó nacional, de la fe privada; el desenfreno de la vida material; el cuadro que nos presenta la filosofía alemana; su política, su ilimitada ambición por crear sin duda una Monarquía universal; por consiguiente, fácil es deducir la misión que la Revista Internacional La Raza Latina viene á cumplir desde el momento de su aparición en el estadio de la prensa política.

Dado el estado actual del mundo, y especialmente del *mundo latino*; conocidas por todos las causas actuales de la guerra en general, y las de Francia, Alemania, Rusia, Polonia, Austria, Turquía, Rumania, Italia, España, Portugal, Estados Escandinavos, Bélgica, Holanda, Inglaterra y Estados Unidos; en los presentes momentos, teniendo en cuenta los fines de la política que hoy prepondera; las influencias que conducen á la paz, las prescripciones de un código de derecho internacional, la política rusa, el tratado de París de 1856, y las reglas enunciadas en el artículo 6.º del tratado de Washington; apreciando la enseñanza que nos ofrece la ley de las Revoluciones, las Generaciones, las Nacionalidades, las Dinastías, las Religiones, como también la influencia política y religiosa ejercida por los Legistas, aparecemos en la vida pública en defensa del principio católico, de los intereses de las *nacio-*

nes latinas, de los progresos que el mundo le debe, rechazando y combatiendo á nuestros enemigos declarados que por la Alsacia y la Lorena se presentan en ademan hostil, amenazándonos con una nueva invasión germana.

FIN.

JUAN LOPEZ SERRANO.

COLABORACION

Le but de LA RACE LATINE étant de combattre la prétendue supériorité de la race allemande, nous publions in extenso l'éloquent discours prononcé par M. Nizard à l'Académie Française, il y a quelques jours, lors de la réception de Mr. Saint-René Taillandier.

Le distingué professeur auquel nous avons demandé la permission de reproduire son discours, nous a accordé notre demande en nous adressant la gracieuse et sympathique lettre publiée dans ce même numéro (a).

Monsieur:

Vous avez plus d'un trait commun avec votre éminent prédécesseur. Le plus caractéristique c'est que vous croyez, comme lui, au progrès indéfini. Votre foi, comme la sienne, est la foi qui agit. Vous avez pensé qu'un des moyens les plus efficaces de travailler au progrès dans notre pays, c'est de connaître tout ce qui se fait et s'écrit de considérable chez tous les peuples de l'Europe chrétienne, d'être attentif à tous les mouvements qui s'y produisent, d'en avertir la France, de lui en faire tirer la leçon, en un mot d'entreprendre, sur les affaires de l'esprit à l'étranger, une vaste et véridique information. Cette tâche, vous vous y êtes consacré si jeune, et vous y avez porté tant de persévérance et d'aptitudes diverses, qu'il est permis de dire que là était votre vocation.

Pour vous y préparer, vous vous êtes pourvu de l'instrument indispensable; vous avez appris les langues étrangères. Vous racontez quelque part avec grâce qu'un des jours de l'année 1860 travaillant, à l'ombre des platanes de votre jardin, à Montpellier, un noble réfugié hongrois, le comte Ladislas Teleki, vint vous faire visite. En ce moment, vous acheviez de traduire du hongrois en français des strophes d'un célèbre poète magyar. Pour être plus sûr de ne lui rien ôter des sauvages beautés de ses vers, vous compariez votre version avec une version allemande. Le comte savait par cœur des strophes de son compatriote; il lut votre travail, il vous conseilla des retouches, il aida qui s'aidait si bien. Voilà des strophes qui vous avaient coûté la connaissance de deux langues, le hongrois et l'allemand.

Au sortir du collège, vous alliez apprendre l'allemand dans un des plus brillants centres d'étude d'Allemagne, à l'Université de Heidelberg. Vous faisiez connaissance, à Munich, avec le célèbre Schelling, et vous vous exerciez, en l'écoutant, à pénétrer la pensée allemande. De retour en France, après quelque hésitation sur le choix d'une carrière, entre l'enseignement, où vous appelaient vos brillantes études, et la magistrature, vers laquelle vous attiraient des convenances de famille et un premier penchant, M. Villemain, alors ministre de l'Instruction publique, vous chargeait d'aller, comme suppléant, professer à Strasbourg, une littérature qui n'a pas cessé d'y être nationale: la littérature française. En envoyant à Strasbourg le futur auteur de tant de savantes études sur l'Allemagne, Mr. Villemain vous envoyait à votre poste.

C'était en 1841. Deux ans après, une revue populaire publiait vos premiers articles sur ce pays; le nombre en augmentait avec le succès, et le tout, réuni en deux volumes, paraissait, de 1849 à 1853, avec une grande faveur, dans le public lettré des deux pays. Ces volumes vous accrédiétaient désormais parmi nous comme l'interprète juré de la pensée allemande, comme l'éclaireur libre de la France en Allemagne. Il ne se publiait rien dans ce pays qui ne tombât sous votre compétence; il ne s'y remuait rien dont vous ne fussiez aussitôt instruit, et nous par vous.

Vous portiez un très vif intérêt à l'Allemagne. Justement ému des doctrines monstrueuses qui s'étaient produites, en 1848, dans le Parlement de Francfort, vous la conjuriez de se défendre de la contagion en gardant sa simplicité de cœur et de mœurs, son goût pour l'idéal, tout ce qu'elle en a, et tout ce que votre courtoisie lui en prêtait. Vous aviez pour ses écrivains de second ordre des louanges qu'elle n'a pas pour nos écrivains de génie. Tout le monde n'y souscrivait pas; il y avait des dissidents: on vous disait d'humeur un peu trop indulgente: on croyait qu'il n'était pas impossible d'avoir une moins haute opinion de l'Allemagne, sans être injuste envers elle.

Je vous l'avoue, Monsieur, j'étais de ces dissidents-là. Enfant de race latine, et enfant incorrigible, j'avais quelque chose du préjugé latin contre les *barbares*. Vos obligeantes avances aux Allemands

(a) *Revolucion y Propiedad*.—Folleto citado en el número 2.º de LA RAZA LATINA, artículo III de la presente serie.

(b) Encíclica del 1.º de Noviembre de 1870.

(a) Voir la page 2.

me rappelaient les visites de politesse qu'on fait à des gens qui ne vous les rendent pas. Je ne voyais dans vos *Etudes* que les douces que vous disiez à l'Allemagne; les louanges m'y cachaient les critiques. Et pourtant les critiques n'y manquent pas : témoin ces chapitres pleins de prévoyance et de pressentiments où vous renvoyez à ce pays l'invention des folies socialistes et matérialistes qui ont épouvanté pour la première fois la France il y a vingt-cinq ans, et qui sont aujourd'hui son suprême péril.

Je vous fais donc réparation, Monsieur, et je me mets de votre côté lorsque vous dites à vos contradicteurs, « qu'on n'est pas moins Français parce qu'on a l'esprit intelligent et expansif de la France. » Mais je vous demande de garder mes doutes sur ce que la France gagnerait à un commerce intellectuel plus étroit avec l'Allemagne. Entre peuples civilisés, on échange avec profit réciproque les marchandises, les industries, les découvertes de la science et de l'érudition, les armes de guerre; on n'échange pas les choses de l'esprit, sans perte pour chacun. Je ne sais point d'importations littéraires qui aient ajouté aux facultés créatrices d'un pays. Au temps où régnait en France l'imitation des poètes de l'Italie et de l'Espagne, je n'en vois les effets que dans les défauts de nos poètes; leurs qualités sont à eux et à la France. La plus belle époque de la littérature française est celle où la France n'a imité personne.

Je ne sache pas non plus d'exemple, dans notre histoire, d'importations politiques qui aient réussi. On peut emprunter à un peuple étranger ses institutions de gouvernement; on ne lui emprunte pas les traditions, les mœurs, tout cet ensemble de convenances locales qui les explique et qui les fait fleurir sur le sol natal. On a l'édifice sans les contre-forts et les arcs-boutants; voilà pourquoi l'édifice croule. Donc, Monsieur, étudions les nations étrangères, mais que ce soit pour mieux connaître, par des comparaisons sincères, les qualités et les défauts de la nôtre; sachons l'allemand, surtout pour savoir mieux le français, et pour connaître scientifiquement par quelles raisons invincibles l'allemand ne sera jamais une langue universelle; visitons nos voisins, pour avoir plus de plaisir à revenir chez nous. Enfin, s'il est pour nous si pressant d'apprendre tout ce qui touche à l'Allemagne, je sais une chose plus pressante encore, c'est de rappeler la France.

Ah! s'il était possible de se donner des qualités par l'imitation, il y a deux points où nous ferions bien d'imiter l'Allemagne: c'est son admiration pour son passé et son respect pour ses grands hommes. Il est vrai qu'elle pousse les deux choses un peu loin. Pour augmenter la majesté de son passé, elle le recule jusqu'aux origines du monde et, comme les familles nobles de l'antiquité, elle fait commencer aux dieux la famille allemande. Son respect pour les grands hommes n'est pas non plus exempt de superstition. Non contente de glorifier ceux qui le sont véritablement, du consentement universel, avec de très petits hommes elle en fait de grands. Nous agissons, nous, tout différemment. Notre passé a pour nous l'impardonnable tort d'avoir retardé l'avenir. Quant à nos grands hommes, à chaque vicissitude de la politique, nous en rayons quelques uns du livre d'or, et ceux qui sont si grands que leur gloire est le patrimoine et l'honneur de l'humanité, nous les rapetissons. J'aime le travers allemand. C'est le défaut d'une grande qualité. Qu'y a-t-il au fond de notre ? C'est, nous dit-on, l'amour de la vérité. Soit; disons donc la vérité à nos grands hommes, mais que ce soit à la façon des fils qui sont forcés de la dire à leurs pères, en gardant le respect qui est la première vérité qu'on leur doive. Comme on ne connaît sa taille qu'en se mesurant à plus grand que soi, ainsi un peuple ne se connaît à fond que par ses grands hommes, et celui chez qui les lettrés auraient abattu toutes les têtes historiques serait bien près de s'ignorer et de perdre, avec la connaissance de ses forces et de son cœur, son rang dans le monde.

Il s'est passé, depuis trois ans, bien des choses qui ont ôté un peu de crédit à celles de vos pages où vous louez la nature rêveuse le tour d'esprit idéaliste, le fond de simplicité et de naïveté de nos voisins d'outre-Rhin. Vous en faites l'aveu dans une préface très éloquent, où vous parlez du ton irrité d'un garant dont la bonne foi aurait été trompée. Pourtant vous n'effacez rien de ces pages trop flatteuses, et vous faites bien; elles resteront comme un témoignage de la générosité française, et, pour l'historien futur de notre dernière lutte avec l'Allemagne, elles prouveront que si nos ennemis n'y portaient pas l'ingénuité d'une race rêveuse, nous n'y portions pas, nous, les préméditations de la haine.

Tout en explorant l'Allemagne, vous jetiez des regards curieux au delà de ses frontières, sur les pays limitrophes, la Suisse allemande, la Belgique, la Serbie, la Bohême, la Hongrie, la Russie, appliquant à ces divers pays l'esprit d'investigation pénétrante et de bienveillante critique qui distingue vos travaux sur l'Allemagne. Je dépasserais les limites de ce discours si j'énumérais tous les livres, si je nommais tous les auteurs qu'ont mis en lumière vos amples et instructives analyses. Un autre scrupule m'arrête. Convenez, Monsieur, que, parmi ces noms, il en est qui n'ont pas encore fait la fortune que Virgile voulait pour le sien; « ils ne voltigent pas sur les lèvres des hommes (a), » j'aurais peur de les défigurer en

les prononçant. J'ai ouï dire à de bons juges que, dans vos éloges, vous avez fait à certains auteurs plus que bonne mesure; c'est un faible qui vous honore; il vient de votre bienveillance; et peut-être est-il permis à qui a pris la peine si méritoire d'apprendre une langue pour lire un livre, de s'exagérer légèrement le mérite de l'auteur. Vous avez votre excuse, Monsieur, dans un exemple imposant qui vous a été donné par notre Académie N'avons-vous pas vu, en effet, un de nos plus savants et plus ingénieux confrères, Jean-Jacques Ampère, qui avait appris comme vous les langues du Nord, découvrir des Molière jusque dans la péninsule scandinave, comme si, pour faire l'unique Molière qui existe, il n'avait pas fallu une nation qui, depuis plus de mille ans, sut parler d'elle, une grande société dans un grand siècle, une langue universelle et un génie sans égal!

C'est dans une de vos excursions sur les frontières de l'Allemagne qu'aide des travaux d'un savant historien de la Bohême, vous avez appelé le grand jour de l'histoire sur un personnage à peu près disparu dans l'obscurité de plus en plus épaisse qui couvre le sanglant épisode de la guerre des Hussites. Ce personnage, c'est George Podiebrad, qui gouverna la Bohême comme chef, puis comme roi, de 1444 à 1472 Membre obscur de la petite noblesse, il reçoit à vingt-quatre ans le gouvernement des mains de la nation. Il la trouve déchirée par l'anarchie féodale et par l'anarchie religieuse; il met fin à l'une en établissant l'unité d'administration et de législation, à l'autre en amenant les catholiques et les hussites à se tolérer et à se respecter.

Il se fait assister dans les crises par un Parlement et il s'en passe dans les temps paisibles. Ses talents, sa réputation de droiture et de justice le font prendre pour arbitre par les princes de l'Allemagne, dans leurs querelles à la fois si violentes et si obscures, et, comme il avait introduit la tolérance dans la religion, il introduit la morale dans la politique. Catholique sincère, mais fervent partisan des libertés des Eglises nationales, tandis que la politique de Louis XI envoie une ambassade pompeuse à Rome pour y mettre sous les pieds du Pape la *pragmatic sanction*, dont le texte original est traîné dans les rues de Rome et lacéré par la populace, George Podiebrad y envoie une grave députation de docteurs hussites et catholiques, avec la charge de défendre et l'ordre de rapporter intacte la charte de l'Eglise de Bohême. Il égale, comme guerrier, les plus vaillants de son temps, et il devance son temps par le génie de l'organisation militaire. Mathias Corvin, chargé par la cour de Rome d'exécuter la sentence d'excommunication prononcée contre lui trouve, à son entrée en Bohême, tout le pays debout et en armes, par un système de levée qui s'appellera plus tard la *landwehr*. Il en sort en fugitif, laissant le roi George achever sa belle vie dans un pays pacifié et prospère, où les institutions qu'il a fondées lui survivent. Un personnage si original et, par ses vues de gouvernement comme par son caractère moral, si en avant de son siècle, méritait une place à part dans l'histoire générale; celle que vous lui avez faite, Monsieur, est digne de lui.

Une autre excursion littéraire à Dresde, où l'on venait de publier une correspondance du maréchal de Saxe, vous donnait l'idée d'écrire l'histoire de ce singulier et si attrayant personnage, de cet étranger qui l'est si peu, que, dans nos souvenirs populaires, nous le faisons volontiers Français. Il l'est, en effet, par les mœurs qu'il nous emprunte et par les talents militaires qu'il nous prête; il l'est par le courage; il l'est, comme écrivain, par plus d'une page où les traits d'esprit sont presque aussi nombreux que les fautes d'orthographe. Vous avez peint avec vivacité et vérité cet homme qui ne trouve l'emploi de sa vie qu'à la guerre, et ne sait qu'en faire dans la paix; qui s'y accoquine à l'oisiveté jusqu'à rester des journées entières au lit, où il se fait lire *Don Quichotte*; qui vit dans les intrigues de cour sans en avoir le goût ni le mépris; vicieux par désœuvrement encore plus que par tempérament; courant la gloire comme une aventure et ne méritant que la célébrité; en somme, plus un héros qu'un grand homme; mais justement cher à la France, qu'il a aimée et vaillamment servie, et qui doit au vainqueur de Fontenoy la seule journée militaire où elle ait fait grande figure, depuis la bataille de Denain jusqu'aux premières victoires de 1792.

Les amateurs des livres curieux vous doivent la découverte et la publication d'un choix de lettres de Sismondi, datées du premier quart de ce siècle, et dont vous faites apprécier la valeur dans une excellente introduction. C'était un penseur élevé et sincère, un caractère affectueux. Vous dites avec raison que chez lui l'homme est supérieur à l'écrivain. Il est pourtant écrivain, au moins par l'accent, dans certaines lettres où, se séparant de ses amis, auxquels la mauvaise humeur de Napoléon infligeait la qualification d'idéologues, peut-être méritée par quelques uns, il professe la maxime, qu'on sert mieux le progrès en se réformant soi-même qu'en faisant la guerre aux gouvernements. Appliquant sa maxime à sa conduite, il continua jusqu'à son dernier jour de s'étudier pour s'amender. Tout ce que vous dites à sa louange est aussi juste que senti; je vous passe même le titre que vous lui donnez de grand historien libéral, quoiqu'il soit peut-être plus libéral que grand, — quand je songe qu'étranger de naissance il s'était fait, comme le maréchal de Saxe, Français par élection, qu'il le fut surtout et s'en

(a) *Virum volitare per ora.*

fit gloire au temps où la France était malheureuse, et que, provoqué un jour à comparer entre elles les grandes nations européennes, ce fier enfant de la Suisse donnait le prix à la nôtre.

Sismondi avait été un des amis de la comtesse d'Albany. Vous avez voulu savoir par quelles séductions cette femme aimable avait pu mériter de si graves amitiés. De là votre *Comtesse d'Albany*, un de vos plus agréables ouvrages. Il n'y faut pas chercher des éclaircissements complaisants sur la façon dont la femme de Charles-Edouard a observé les lois du veuvage, ni sur la question de savoir si la royale veuve a été mariée secrètement au poète Alfieri, et si, à son tour, le peintre Fabre n'a pas été secrètement veuf de la comtesse. La chronique galante n'a rien à prendre dans ce petit livre. En revanche, l'histoire des lettres y trouve des enseignements élevés; la biographie, de piquantes anecdotes; la science du cœur humain, de délicates observations; l'art, des récits intéressants et de vives peintures; et vous savez, Monsieur, faire sortir d'un tableau de mœurs mélangées une morale sévère, sans pruderie, qui se sent et ne s'étale pas. C'est pour cela que votre *Comtesse d'Albany* a plu aux amis des lectures sérieuses, sans déplaire à ceux à qui elles font peur. Au surplus, que puis-je en dire qui vaille l'éloge qu'en fit Lamartine, le jour où pour orner un de ses *Entretiens littéraires*, il vous prit un bon tiers de votre livre, persuadé qu'il avait écrit ce qu'il n'avait fait que signer?

L'Académie, Monsieur, n'a pas ignoré que, durant trente années d'une production si active et si variée, vous avez professé la littérature française d'abord à Strasbourg, puis à Montpellier, enfin à Paris, dans une chaire dont j'ai connu par expérience les difficultés et les périls. Savoir attirer et retenir un jeune auditoire, sans se permettre le malhonnête moyen d'effet des allusions politiques, donner son savoir avec ses sentiments, ne dire aux enfants des autres que ce qu'on dirait aux siens, c'est là une œuvre de lettré et une tâche de bon citoyen qui valent bien quelques bons volumes de plus. En vous nommant pour vos titres littéraires, l'Académie a dû penser que vos services universitaires n'y gâtaient rien, et elle a pris plaisir à appeler au milieu d'elle un écrivain qui n'a rien mis dans ses livres qu'il n'eût professé dans sa chaire, un professeur qui n'a rien enseigné qu'il ne s'honorât d'avoir écrit.

J'admire, Monsieur, avec quelle dextérité d'analyse vous avez apprécié le génie particulier et les œuvres de votre prédécesseur. Le philosophe, le savant, le théologien, le mystique, le bon citoyen, aucun des aspects de cette aimable et imposante figure, ne vous a échappé. Il a été tout cela, en effet, à un degré très éminent; mais ne vous semble-t-il pas que ce qui domine dans ses œuvres comme dans sa vie, c'est le mystique?

Il n'aimait pourtant pas qu'on lui en donnât le nom, et il s'en défendait comme d'une injustice de la polémique. Il se croyait fermement au pôle opposé, dans la science pure et la pure logique. Peut-être le P. Gratry se serait-il volontiers laissé qualifier de mystique si quelque bouche amie lui eût dit que le mysticisme tel qu'il a paru dans sa prédication et dans ses livres n'est qu'un sens du divin plus élevé, plus délicat et plus tendre; un enthousiasme pour les grandes choses plus naïf et plus ardent; qu'il y a du poète, du prophète et du saint dans le vrai mystique, et qu'on peut appartenir avec honneur à une famille spirituelle qui compte parmi ses membres Sainte Thérèse, Saint François de Sales et, par plus d'un trait, Malebranche et Fénelon.

On note dans la vie du P. Gratry quelques particularités, oserais-je dire quelques singularités touchantes? qui ressemblent à ce que l'on raconte des mœurs des mystiques. Par exemple, il aimait avec passion le spectacle du ciel. Pour en jouir plus à l'aise, il habitait, sur un des points les plus ouverts de Paris, l'étage supérieur d'une maison d'où il avait la vue des collines lointaines. Là, dans un cabinet de travail inondé de lumière, à la différence de la plupart des penseurs qui se replient sur eux-mêmes et qui s'y font comme une nuit artificielle, il lui arrivait souvent de méditer le visage levé vers la voûte céleste et l'œil perdu dans l'espace. Il aimait aussi les astres; il les aimait comme des degrés mystérieux par lesquels il montait vers Dieu, et comme des mondes offerts éternellement aux découvertes de la science et aux conjectures de la pensée. Le soir, quand le crépuscule était clair, de ce même observatoire d'où il avait contemplé la beauté du jour, il regardait les étoiles arrivant une à une, comme arrivent, l'un après l'autre, disait-il, les membres d'une assemblée. Il cherchait si, des lois qui régissent ces grands corps, de l'harmonie qui les unit, la science ne parviendrait pas à tirer quelque usage pour améliorer la condition humaine. Il ne voulait pas que les plus belles des choses créées l'eussent été sans une pensée de bonté pour l'homme, de secours pour sa vie présente, d'emploi pour sa vie future.

Un jour, un des plus illustres mathématiciens de notre temps, M. Poincaré, le voit entrer chez lui tout ému, comme un homme obsédé d'un problème qu'il ne peut résoudre. «Croyez-vous, lui dit sans préambule le P. Gratry, que les planètes sont habitées?» Qui-conque a connu M. Poincaré peut se figurer la surprise de cet esprit si fin et, hors des vérités mathématiques, si peu affirmatif, qui se voit pris de si court. «Je l'ignore, dit-il au visiteur en souriant, mais j'incline à le croire.» — «C'est aussi mon sentiment,» dit vive-

ment le Père Gratry, et il se retire, emportant le doute favorable de M. Poincaré comme un commencement de preuve. Déjà sans doute, dans ses poétiques spéculations sur l'avenir de l'humanité, il avait donné un rôle actif aux planètes.

Mais le tour d'esprit des mystiques a ses illusions. On ne vit pas dans cette lumière éclatante du ciel sans en être par moments ébloui. Il n'y a pas d'extases sans visions. De là quelques réserves sur certains points des doctrines du P. Gratry. Ces réserves, qui ne le diminuent pas, nous aident à le caractériser; elles expliquent pourquoi cet homme si rare a peut-être touché plus de cœurs qu'il n'a convaincu d'esprits, et comment les innocentes témérités de ses livres ont pu cacher à quelques personnes la beauté de son âme.

Tant qu'il marche dans la voie des grands docteurs du spiritualisme chrétien, on admire par quelle nouveauté d'arguments il en rajoute la doctrine, avec quelle force de dialectique il la défend contre ses adversaires de toute sorte, depuis ceux qui lui opposent les grossières négations du matérialisme jusqu'aux ingénieux contradicteurs qui se prennent au double piège de leur finesse et de leur bonne foi. Mais si, dans son dessein hardi de faire servir la science à la démonstration des vérités métaphysiques, les preuves qu'il lui emprunte ne sont pas concluantes, voilà, les philosophes ont peur qu'il ne fasse accuser la métaphysique de se défier de ses propres preuves. Les savants hésitent à se faire les garants d'un philosophe auquel il arrive parfois de prendre pour des lois les vues de son esprit ou les rêves généreux de sa charité. Je demandais à un grand géomètre ce qu'il pensait de certaines démonstrations scientifiques du P. Gratry: «J'en ai recueilli, me dit-il, quelques unes,» et il me les lut; «je ne les accepte ni ne les conteste, ajouta-t-il; il se peut qu'elles ne soient pas fausses. Je voudrais que la rigueur de la science me permit de donner raison à un esprit si élevé, à un cœur si sincère.»

Avec la même admiration pour ses talents et la même estime affectueuse pour sa personne, les théologiens font aussi leurs réserves sur sa doctrine. Sans doute ils tiennent pour de la théologie aussi correcte qu'originale les belles pages où, prenant la raison humaine telle qu'elle est aujourd'hui, au point où l'a portée l'immense travail du passé, et, par une supposition non moins hardie que légitime, l'augmentant, comme une sorte de capital moral, de tout ce que le progrès incessant des sciences apportera de découvertes propres à rapprocher le monde réel du monde surnaturel, il l'amène, ainsi accrue et agrandie de tout le travail de l'avenir, à faire quelques pas de plus vers la foi. Où les théologiens ont des scrupules, c'est lorsqu'il va plus loin, et que, dans un élan d'enthousiasme pour la raison, ce prêtre fervent, ce catholique entreprend de lui persuader qu'elle ne finit pas nécessairement où la foi commence; que ce qui est miracle pour les hommes d'aujourd'hui sera pour les hommes à venir un fait de l'ordre naturel, que c'est affaire de temps, et qu'après des milliers d'années, un jour verra la raison identifiée avec la foi.

Que, dans l'accord qui doit, non point les confondre, mais les unir, la raison épuise tout son droit, ainsi le veut la tradition chrétienne, laquelle n'admet que la foi libre et n'estime que l'obéissance raisonnable. Mais enfin, il vient un moment où la raison sent elle-même ses limites; et lui dire, sans la convaincre, qu'elle peut les franchir par ses forces naturelles, n'est-ce pas la mettre en tentation? Ce qu'il lui reste à faire à ce moment suprême, demandons-le aux grands génies du Christianisme. Donnant l'exemple à la raison humaine, ils arrêtent la leur sur le seuil du monde surnaturel, où ils pénètrent par un acte du cœur. Pascal, veus venez de le rappeler, en pousse un cri de joie, et l'on voit Bossuet, lui qui possédait toute la raison humaine en la sienne, lui qui avait à s'incliner de si haut devant le mystère, Bossuet, le génie le plus rebelle à l'extase, en prendre les paroles les plus passionnées pour peindre l'ineffable soulagement de sa raison s'absorbant dans la foi.

Vous m'avez laissé, Monsieur, le devoir et la difficulté de parler de ce livre étonnant, *la Morale et la loi de l'histoire*, où le mystique tient tant de place et où le mysticisme n'est que l'enthousiasme de la charité. Il nous en a dit l'origine. C'est au moment le plus vif de ses polémiques que l'idée lui en vint, un jour que, saisi d'une immense pitié pour les misères humaines, il laissa la philosophie, qui leur est de si peu de secours, pour se vouer à la recherche des moyens d'y porter remède. Il fallait faire une vaste enquête, il la fit. L'esclavage, la guerre, les révolutions, le paupérisme, il étudia toutes ces causes des souffrances de l'homme; c'est trop peu dire, il en attrista, il en accabla sa pensée. Il fait le compte de tout ce qui a été essayé dans tous les pays chrétiens, de tout ce qu'inventent chaque jour, pour les adoucir, la bonne volonté et la charité. Il compare les forces du mal et les forces du bien, et il lui semble qu'avec l'aide de l'Evangile et de la science le bien doit l'emporter. Il le croit, et ce qu'il croit, il le voit.

Il voit, dans un avenir éloigné mais certain, le Christianisme entrer dans ce qu'il nomme sa phase sociale. Une nouvelle et universelle croisade appelle les hommes à la conquête de la paix, de la justice, du bien-être; les gouvernements se régénèrent; les nations qui, selon ses belles et étranges expressions, sont cohérentes, solidaires et concorporelles, s'unissent en une seule nation. La guer-

re est vaincu la misère éteinte. La terre pacifiée et enfin cultivée donne le pain à dix milliards d'hommes. «La vie actuelle,»—je le laisse parler,—«est prolongée; les limites du monde habitable reculées; des communications sont ouvertes avec les mondes qui l'entourent; l'usage des astres est découvert; le lieu d'immortalité entrevu!»

Tandis qu'il contemple ce prodigieux spectacle, des nuages sombres lui en dérobent un moment la vue. Ce sont des rechutes de l'humanité, des retours à la violence, à la guerre. Il ne se trouble pas; sa foi perce ces nuages et la splendide vision réapparaît. De même que l'astronome, l'œil fixé sur l'astre qu'il a découvert, si les vapeurs de la nuit viennent à envoiler la face, continue à le voir de l'œil de l'esprit, certain que, ces vapeurs dissipées, il le retrouvera au point du ciel où son calcul l'a placé et où son télescope l'a d'abord aperçu, ainsi l'auteur prophétique de *la Morale et la loi de l'histoire*, loin de se décourager de ces perturbations de la loi du progrès, continue à voir, par delà leurs ombres passagères, l'humanité recommençant sa marche vers une civilisation idéale.

C'est au moment où il achevait ce livre, je n'oserais dire ce rêve qu'il vit fondre deux guerres sur la France, la guerre étrangère et une guerre civile dont il m'écrivait: «C'est l'enfer rendu visible.» Quelle chute, et de quelle hauteur! Lui qui détestait la guerre comme les mères la détestent, par tendresse pour les vies qu'elle dévore, lui qui aimait tant son pays, un moment il ferma les yeux et sentit fléchir son espérance. Mais cette espérance était sa foi même; elle rentra bientôt dans son âme, et les pieux amis qui l'ont assisté à ses derniers moments racontent qu'il l'a emportée tout entière avec lui.

Comment, sur de si grandes et si religieuses idées, faire de froides réserves, et comment n'en pas faire? Une si vaste ambition pour l'homme ne risque-t-elle pas d'enfler son orgueil ou de le décourager? A une époque où l'idée d'un devoir imaginaire envers l'humanité future s'est substituée, dans un si grand nombre d'esprits, au sentiment du devoir pratique envers le présent et envers eux-mêmes, ne vaut-il pas mieux parler aux hommes du progrès individuel, par lequel chacun améliore sa condition et prépare l'avenir, que du progrès universel et indéfini, qui est le secret de Dieu? Au P. Gratry vivant, j'aurais peut-être exprimé mes doutes, ne fût-ce que pour provoquer de vives et encourageantes réponses. Aujourd'hui je dirai de ses théories sociales ce que disait de ses applications de la science à la métaphysique le grand géomètre dont je parlais tout à l'heure: je ne les accepte ni ne les conteste; je voudrais croire tout ce que ce cœur ardent a cru des destinées magnifiques de l'humanité; je voudrais espérer tout ce qu'il a espéré des forces de l'homme pour les accomplir.

Si les livres du P. Gratry ne sont pas décisifs, et si le lecteur s'y sent plutôt remué que convaincu et poussé en avant que dirigé, il en reste, comme dernier et durable effet, une vive impulsion vers le devoir, un développement du sens du divin, et, chez les esprits sincères qui ont gardé le doute, une inquiétude généreuse qui ne leur permet pas de s'en faire un oreiller, qui provoque la bonne volonté qui dispose à croire, à travailler pour les autres et à espérer. Le style, dans ces livres, comme un levain toujours en fermentation, est tout action et tout mouvement. C'est le style d'un auteur qui écrit pour agir, trop ému des choses pour s'apercevoir de ce qui manque ou surabonde dans les paroles, et qui néglige, parmi ses qualités, celles qui ne serviraient qu'à montrer l'artiste. Il est artiste pourtant, et il l'est d'autant plus qu'il s'oublie pour ses lecteurs, en cela disciple fidèle du dix-septième siècle, qu'il a qualifié quelque part, avec la compétence d'un juge excellent et l'accent d'un admirateur passionné, «le plus grand des siècles théologiques, le plus grand des siècles philosophiques, et le plus grand des siècles littéraires.»

Quand le P. Gratry nous demanda nos suffrages, il ne nous était point désigné par la partie du public qui s'occupe des candidatures académiques. Ce sont des âmes touchées, des esprits réconciliés, des malades guéris ou en voie de guérison; ce sont les auditeurs de ces conférences où il prêchait moins qu'il n'épanchait son cœur dans des cœurs préparés par la confiance à l'écouter pour le croire; ce sont tous les témoins de son travail évangélique qui nous ont apporté son nom. C'est présenté par cette élite qu'il est entré à l'Académie, au murmure modeste de sa bonne renommée. Combien il y fut dès les premiers jours, considéré et aimé; quelle part il nous fit dans ce tendre amour qui l'animait pour ses semblables; avec quelle confiance et quelle ouverture de cœur et de visage il se donnait à nous, et combien ce confrère nous était véritablement frère, qui de nous n'en a le souvenir présent? Longtemps la polémique, la prédication, la composition de nombreux ouvrages l'avaient privé des pures jouissances des lettres, aimées pour elles-mêmes; il les retrouvait à l'Académie. Il parlait des choses de l'esprit en lettré délicat: plus volontiers il écoutait ceux que sa modestie jugeait plus en autorité que lui pour en parler. Nous l'avons possédé à peine quelques années; mais il était si étroitement uni à l'Académie et si mêlé à tous ses actes, que, quand la mort nous l'a enlevé, nous avons cru regretter un ancien confrère.

Le jour où j'eus le douloureux honneur de lui adresser le suprême adieu de l'Académie, j'osai dire que sa mort n'était pas prématurée. Je le disais du fond de mon cœur, pensant aux épreuves que rencontre, dans les temps de violence, tout homme qui parle de devoir, au péril, que court le prêtre qui en parle au nom de Dieu et de l'Evangile. Je le regardais, dans la paix de sa tombe, comme le passager d'un navire en détresse regarde ceux qui sont au port. Aujourd'hui, j'ai du regret de mes paroles. Après tant d'heures passées dans le commerce de cet esprit et de ce cœur, je songe à tout le bien qu'un tel homme aurait pu faire encore. Quelle science des choses divines et humaines, quelle autorité de parole, quelle jeunesse de talent il eût apportées dans la lutte engagée de nos jours entre le bien, qui semble n'avoir plus foi en lui, et le mal, qui ne veut plus s'appeler le mal et prétend qu'on le discute comme une opinion! De quel secours nous eût été, contre nos trop promptes défaillances, son indomptable faculté d'espérer, en ce temps où nous avons besoin qu'on nous exhorte à l'espérance comme à un devoir! Non, l'œuvre du P. Gratry n'était pas achevée. Il semble qu'il en eût le sentiment lorsque, tout près de sa fin, ayant déjà remis sa vie entre les mains de Dieu, il se sentait ressaisi par moments du désir de vivre, pour communiquer aux hommes les fruits du loisir que lui avait fait la maladie. Aussi, après avoir paru, il y a deux ans, le féliciter de sa délivrance, je déplore aujourd'hui sa perte; et quand je fais le recensement des forces qui peuvent aider à la restauration de la France, n'y trouvant pas un homme si vaillant et si vivant, je dis, avec tous ceux qui le pleurent encore, et dont vous venez, Monsieur, de raviver la douleur par la belle image que vous avez tracée de lui: Le P. Gratry n'a pas assez vécu!

Tenemos mucho gusto en acceder á los deseos del Sr. D. Abelardo de Cárlos, publicando en nuestras columnas el siguiente

«CERTÁMEN DE LA ILUSTRACION.

La Empresa de *La Ilustración Española y Americana* abre concurso público para premiar y difundir las obras literarias y artísticas que mejor correspondan á la índole y condiciones especiales de su periódico.

Este certámen tiene dos objetos: primero, proporcionar ocasion de que salgan á luz aquellos ingenios que, por circunstancias particulares, viven desconocidos, facilitándoles el modo de aparecer digna y ventajosamente: segundo, acostumar á nuestros literatos y artistas á que piensen y produzcan pequeñas obras, de las que constituyen el verdadero carácter y ornamento de las publicaciones periódicas ilustradas.

No habiendo estado asegurada hasta hoy en nuestro país la existencia de Revistas como la presente, ha sucedido, por lo común, que los trabajos, tanto de arte como de literatura, concebidos sin objeto premeditado, venían á las columnas de los periódicos como por casualidad, en vez de ser los periódicos quienes diesen la norma y pauta de su conveniencia á los ingenios productores. Tiempo es ahora de que varíen las circunstancias, haciéndose, no un periódico para el arte y la literatura, sino literatura y arte para un periódico. Tal es el intento de la Empresa de *La Ilustración Española*.

Para conseguirlo, en la proporción á que alcanza su posibilidad, abre este certámen, por vía de ensayo, con las condiciones siguientes:

El día 1.º de Abril del corriente año se adjudicarán, por un Jurado respetable, compuesto de literatos y artistas distinguidos, doce premios pecuniarios á los que resulten autores de los mejores artículos y dibujos que, á juicio del expresado tribunal, sean más apropiados á la índole y tendencias de *La Ilustración Española y Americana*.

Los premios serán:—dos primeros de á quinientas pesetas cada uno, diez segundos de á doscientas, y un número ilimitado de *accesit* para los trabajos que se consideren dignos de la publicidad.

Bajo la denominación de artículos se comprende aquí toda obra literaria en que se desarrolle y termine un pensamiento más ó menos imaginativo, de carácter español, original, inédito, y cuya extensión no baje de cinco columnas del periódico á que se destina, ni exceda de quince. Esta última cláusula no ha de observarse con rigurosa y nimia exactitud.

Bajo la denominación de dibujos se comprende el diseño sobre papel de una lámina en que predomine ingenio propio del autor, bien se refiera á asunto exclusivamente imaginativo, bien abrace la reproducción de arquitectura, paisaje ó adorno existente; en cualquiera de cuyos casos el carácter ha de ser nacional, y la factura propia para grabado en madera. El tamaño de las láminas no bajará del de una plana de *La Ilustración Española*, ni excederá del de dos unidades. Los autores que deseen dibujar desde luego sobre box, pueden verificarlo.

Las obras que, sin haber obtenido premio, parezcan aceptables al Jurado calificador para ver la luz pública, serán adquiridas por la Empresa de *La Ilustración* en calidad de *accesit*, bajo convenio privado con los autores.

Los autores premiados adquieren el derecho de entenderse con la Empresa para trabajos sucesivos, contándose como colaboradores habituales del periódico.

Las obras han de estar en poder de la Empresa (Madrid, calle de Carretas, número 12) para el día 15 de Marzo próximo, y su envío se verificará en doble pliego cerrado, con lema interior el de la obra, y el mismo lema al exterior el de la firma, como es costumbre en todos los concursos anónimos. La devolución de las obras no premiadas, así como de los pliegos de firmas no abiertos, se hará según lo indiquen los interesados, previas las comprobaciones necesarias.

La composición del Jurado y su manera de proceder corresponderán á las mayores exigencias de los que tomen parte en el concurso.

Tales son las bases que la Empresa de *La Ilustración Española y Americana* somete al estímulo y noble emulación de la juventud artística y literaria de España, en el deseo de que este certámen, modesto hoy como ensayo, pero que puede tomar mayores proporciones en lo sucesivo, sirva para determinar una época en que, con elementos y recursos privados, nazcan á la luz de las letras y de las artes ingenios distinguidos, que rivalicen con los que á tanta costa se han abierto por sí solos la gloriosa senda en que viven.

Madrid 30 de Enero de 1874.

ABELARDO DE CÁRLOS.

LA RACE LATINE

JOURNAL INTERNATIONAL

Cette revue tirée á un grand nombre d'exemplaires, est imprimée á Madrid dans l'un des premiers établissements typographiques espagnols et parait tous les quinze jours avec la collaboration des écrivains les plus distingués de l'Europe Latine.

PRIX D'ABONNEMENT

Espagne.	un an.	200 reaux.	Portugal.	un an.	2 livres sterling.
France.	»	50 francs.	Italie.	»	50 liras.
Belgique.	»	50 francs.	Amérique.	»	20 pesos.

ON S'ABONNE EN ESPAGNE

A MADRID
Bureau central, 4, rue de Serrano.
Librairie Bailly-Bailliere.
Librairie Durand.

Palma.—Librairie de D. Pedro José Gelabert.
Barcelona.—Juan Oliveres.
Sevilla.—Hijos de Fé.
Málaga.—Francisco Moya.

Bilbao.—Viuda de Delmas.
Zaragoza.—Viuda de Heredia.
Cádiz.—Verdugo, Morillas y Compañía.
San Sebastian.—Manuel Aramburu.

Les annonces sont reçues en Europe pour trois mois.

ON S'ABONNE A L'ETRANGER

A Paris. A la Caisse Générale d'abonnements, dirigée par M. Khan, 53, rue Lafayette.
A Lyon, chez Mr. CONCHON, rue Mulet, 9, et rue Bat d'Argent, 10.
A Marseille, chez MM. Arrau, rue des Feuillants, 1.—Camoin, rue de la Cannebière, 1.—Chusin, B^d du Musée, 16.—Millaud, rue de Noailles, 13.
A Bordeaux, chez Mr. Fouraignan, Place de la Comédie, 3.
Au Havre, chez Mr. Aubert Benard.
A Londres, chez Childey et Cortazar, 71 Store Street.

A Bruxelles, chez MM. Deq et Duent, office de publicité, 39, rue Montagne de la cour.
A Anvers, chez Mr. Kornicher.
A Amsterdam, chez Mr. Van Bokkens.
A la Haye, chez MM. les héritiers Doorman.
A Rome, chez Mr. Merlé.
A Turin, chez MM. Bocca freres.
A Florence, chez M. Jrouhaud.
A Naples, chez Mr. Dura.
A Milan, chez MM. Dumolard freres.
A Lisbonne, chez Mr. Silva Junior.
A Oporto, chez Mr. Gomez, successeur de Moré.

CORRESPONSALES EN ULTRAMAR

ISLA DE CUBA.
Habana.—D. Francisco Díaz y Rios.
Matanzas.—Señores Sanchez y Compañía.
Trinidad.—D. Pedro Carrera.
Cienfuegos.—D. Francisco Anido.
Moron.—Señores Radriguez y Barros.
Cárdenas.—D. Angel R. Alvarez.
Bemba.—D. Emeterio Fernandez.
Villa-Clara.—D. Joaquin Anido Ledon.
Manzanillo.—D. Eduardo Codina.
Quivican.—D. Rafael Vidal Oliva.
San Antonio de Rio-Blanco.—D. José Cadenas.
Calabazar.—D. Juan Ferrando.
Caibartin.—D. Hipólito Escobar.
Cuatao.—D. Juan Cresto y Arago.
Holguin.—D. José Manuel Guerra Almaquer.
Bolodron.—D. Santiago Muñoz.
Ceiba Mocha.—D. Domingo Rosain.
Cimarrones.—D. Francisco Tina.
Jaruco.—D. Luis Guerra Chalius.
Sagua la Grande.—D. Indalecio Ramos.
Quemado de Guines.—D. Agustín Mellado.
Pinar del Rio.—D. José María Gil.
Remedios.—D. Alejandro Belgado.
Santiago.—D. Juan Perez Dubrull.

PUERTO-RICO.
Capital.—D. José María Sanchez.
Arroyo.—D. Isidro Coca.

SANTO DOMINGO.
(Capital).—D. Joaquin Machado.
Puerto-Plata.—D. Miguel Malagón.

FILIPINAS.
Manila.—D. José Villeta.
Celestino Miralles, agentes generales, con quienes se entienden los de los demás puntos del Asia.

SAN THOMAS.
(Capital).—D. Luis Guasp.
Curacao.—D. Juan Blasini.

MÉJICO.
(Capital).—D. Juan Buxó y Compañía.
Veracruz.—D. Manuel Ochoa.
Tampico.—D. Antonio Gutierrez Victory.
Mérida.—D. Rodolfo G. Canton.
Mazatlan.—D. Francisco Echeguren.
Puebla.—D. Emilio Lezama.
Campeche.—D. Joaquin Ramos Quintana.

VENEZUELA
Caracas.—D. Martín J. Larraalde.
Puerto-Cabello.—D. Juan A. Segrestáa.
La Guaira.—Señores Salas y Montemayor.
Maracaybo.—Sr. D'Empaire, hijo.
Ciudad Bolívar.—D. Serapio Figuera.
Carúpano.—D. Juan Orsini.
Barcelona.—D. Martín Hernandez.
Maturín.—M. Philippe Beaupertuy.
Valencia.—Señores Jayme Pagés y Compañía.
Coro.—D. J. Thielen.

CENTRO AMÉRICA.
Guatemala.—D. Ricardo Escardille.
Norberto Zinza.
San Salvador.—Señores Reyes Arrieta.
San Miguel.—D. Joaquin P. Guzman.
Manuel Soto.
Tegucigalpa.—D. Manuel Sequeiros.
Chinandega (Nicaragua).—D. Isidro Gomez.
San Juan del Norte.—D. Emilio de Thomas.
Cononante.—D. Joaquin Mathé.
Rivas.—D. José N. Bendaña.
Granada.—D. Zacarias Guerrero.
San José de Costa Rica.—D. Guillermo Molina.
Casto Gomez.
Belize.—D. José María Martinez.

ECUADOR.
Guayaquil.—D. Antonio de La Mota.

NUEVA GRANADA.
Bogotá.—D. Lázaro María Perez.
Santa Marta.—D. Martín Vergara.
Cartagena.—Señores Macías é hijo.
Colon.—D. José María Aleman.
Cerro de S. Antonio.—Sr. Castro Viola.
Medellín.—D. Juan J. Molina.
Mompós.—Sres. Ribou y hermanos.
Pasto.—D. Abel Torres.
Subanaldaga.—D. José Martín Tatis.
Sincetejo.—D. Gregorio Blanco.
Barranquilla.—Sres. E. P. Pellet y Compañía.

PERÚ.
Lima.—Sres. Redactores de la Nacion.
Arequipa.—D. Manuel de G. Castresana.
Iquique.—D. Benigno G. Posada.
Puno.—D. Francisco Laudaela.
Tacna.—D. Francisco Calvet.
Trujillo.—Sres. Valle y Castillo.
Callao.—Sres. Colville, Danwson y Compañía.
Arica.—D. Carlos Eulert.
Piura.—M. E. de Lapeyrouse y Compañía.

BOLIVIA.
La Paz.—D. José Herrero.
Cobija.—Sres. Aguirre—Zavala y Compañía.
Cochabamba.—Doña Benedicta Reyes de Santos.
Potosí.—D. Adolfo Durrels.
Oruro.—D. José Cárcamo.

CHILE.
Santiago.—D. Augusto Reymond.
Valparaiso.—D. Nicasio Ezquerria.
Copiapó.—Señores Rosello hermanos.
La Serena.—Señores Alfonso hermanos.
Huasco.—D. Juan E. Carneiro.
Concepcion.—D. José M. Serrate.
Santa Ana.—D. José María Vides.

ESTADOS-UNIDOS.
Nueva-York.—M. Echeverria y Compañía.
S. Francisco de California.—M. H. Payot.
Nueva Orleans.—M. Victor Hebert.

PLATA.
Buenos-Aires.—D. Narciso Cepedano.
Catamarca.—D. Mardoqueo Molina.
Córdoba.—D. Pedro Rivas.
Corrientes.—D. Emilio Vigil.
Purand.—D. Cayetano Ripoll.
Rosario.—D. Andrés Gonzalez.
Salta.—D. Sergio García.
Santa Fé.—D. Remigio Perez.
Tucuman.—D. Camilo Caballero.
Gualeguaychú.—D. José María Nuñez.
Peysandú.—D. Miguel Horta.
Mercedes.—D. Serafin de Rivas.

BRASIL.
Rio-Janetro.—D. M. D. Villalba.
Rio grande do Sur.—N. J. Torres Crebuet.

PARAGUAY.
Asuncion.—D. Isidoro Recalde.

URUGUAY.
Montevideo.—Señores A. Barreiro y Compañía.
D. Hipólito Real y Prado.
Salto Oriental.—Señores Morillo y Gozalbo.
Colonia de Sacramento.—D. José Murtagh.
Artigas.—D. Santiago Osoro.

GUYANA INGLESA.
Demerara.—MM. Rose Duff y Compañía.

TRINIDAD.
Trinidad.—MM. Geróldiete, Urien.